

@

Louis LALOY

**LÉGENDES
DES
IMMORTELS**

Légendes des Immortels

à partir de :

LÉGENDES DES IMMORTELS D'après les auteurs chinois

par Louis LALOY (1874-1944)

Société des Trente, Albert Messein, éditeur, Paris, 1922, 110 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2015

TABLE DES MATIÈRES

Préface

- I. — Lao-tze
- II. — L'empereur Hoang-ti
- III. — Le roi Mouh et la Reine d'Occident
- IV. — Tchang Tao-ling, premier pape de l'église taoïste
- V. — Liu Tong-pin ou les Huit Immortels
- VI. — Li T'ieh-koai
- VII. — Tchong-li Kiuen
- VIII. — Tsao Kouo-kiou
- IX. — Lan Tsai-houo
- X. — Tchang-kouo
- XI. — Han Siang-tze
- XII. — Ho Sien-kou l'Immortelle
- XIII. — Toung-fang Chouoh
- XIV. — Liou-tchen et Yuen-tchao
- XV. — Fei Tchang-fang
- XVI. — Tsouo-ts'eu
- XVII. — P'ei-hang
- XVIII. — Ma-kou l'Immortelle
- XIX. — Relativité
- XX. — Le Simple de la Montagne et le Sage du Fleuve
- XXI. — Les bienfaiteurs
- XXII. — La mort
- XXIII. — Le vieux pêcheur

Légendes des Immortels

PRÉFACE

@

La croyance aux Immortels appartient à la religion taoïste. Par l'étymologie, le nom chinois des Immortels, *Sien*, désigne seulement les *Hommes des montagnes*, les ermites qui se sont retirés dans la plus sauvage solitude pour exercer leur esprit à la méditation et à la prière, leur corps aux rigueurs de la discipline et des macérations. L'immortalité est la récompense de ce genre de vie ; d'où le sens que le mot a pris de très bonne heure, et qui s'est étendu ensuite aux hommes qui ont obtenu l'immortalité par d'autres moyens, et même aux immortels qui ne sont pas d'essence humaine.

Le taoïsme est la religion de la *Voie*, en langue chinoise *Tao*. La *Vertu*, qui est la conduite conforme à la Voie, se dit *Teh*. Le texte fondamental du taoïsme est le *Livre sacré de la Voie et de la Vertu*, *Tao teh king*, attribué à Lao-tze, qui commence ainsi :

« La voie qui peut être tracée n'est pas la voie immuable ; le nom qui peut être prononcé n'est pas le nom immuable.

Le *Tao teh king*, qui a été traduit à plusieurs reprises dans les principales langues de l'Europe, est sans doute un ouvrage apocryphe, au moins sous la forme que nous lui connaissons. Mais d'autres documents, en particulier les écrits du philosophe Tchoang-tze, qui vivait à la fin du IV^e siècle avant l'ère chrétienne, et le témoignage de l'historien Sse-ma Ts'ien, qui a rédigé ses *Annales* dans les dernières années du I^{er} siècle avant noire ère, ne permettent pas de douter que ce recueil de sentences exprime la pensée du fondateur de la doctrine, ni que cette doctrine se soit constituée à peu près au temps de Confucius, qui est la seconde moitié du VI^e siècle avant l'ère chrétienne.

Le taoïsme s'oppose au confucianisme et le combat. Mais il s'appuie comme lui sur le dogme, familier depuis la plus haute antiquité à la pensée chinoise, de l'opposition des deux principes, le *yang* et le *yin*, le masculin et le féminin, le positif et le négatif. Il n'est pas sans intérêt

Légendes des Immortels

de remarquer que la physique moderne revient à cette opposition lorsqu'elle veut expliquer la constitution de la matière par l'action réciproque d'atomes électriques, les uns positifs, les autres négatifs, que l'on appelle les électrons.

Le confucianisme, occupé des résultats pratiques, ne tente pas de résoudre cette opposition, seulement de la régler. Le taoïsme cherche une unité supérieure, et c'est la Voie. Par une critique qui devance et dépasse celle de Kant, il fait rentrer dans les catégories de l'entendement, en leur déniaut toute réalité intrinsèque, les qualités susceptibles d'être affirmées ou niées. La Voie est l'Inconnaissable qui perpétuellement opère la synthèse de toutes les contradictions, parmi lesquelles le taoïsme range celle du fini et de l'infini, de l'existence et de la non-existence. C'est pourquoi il ne connaît que la notion d'immortalité, non celle d'éternité. La mort est un changement ; l'immortalité est l'absence apparente de ce changement. L'éternité n'est qu'un mot. C'est pourquoi aussi, prenant à rebours l'argument ontologique qui a illustré en Europe le nom de Saint Anselme, les taoïstes font de l'existence non point une perfection mais une imperfection. Ils portent le même jugement sur la non-existence, et l'absorption dans le néant, le nirvana des bouddhistes, est encore à leurs yeux une action particulière, donc incomplète et illusoire.

Nous arrivons ici aux confins de la raison humaine, où le langage perd ses droits. Aussi les taoïstes appellent-ils volontiers leur doctrine « la doctrine sans mots », de même que leur morale, qui ne prescrit d'autre obligation que de se livrer à la Voie, est une « morale sans action ». Mais les vérités trop sublimes pour admettre une définition rigoureuse doivent être évoquées par les images et suggérées par les comparaisons. Aucune doctrine n'est plus riche que le taoïsme en paraboles, en apologues, en légendes, et certains de ses philosophes, comme Tchoang-tze et Lieh-tze son contemporain, sont dignes, bien qu'ils écrivent en prose, d'être comparés aux grands poètes non seulement de la Chine, mais de l'humanité.

Légendes des Immortels

Le taoïsme est une doctrine d'initiés. Il a donné à la Chine, par un développement naturel, ses mystiques, ses occultistes, ses alchimistes et ses magiciens. Mais son influence, comparable à celle des mystères dans la Grèce antique, plus forte seulement, s'est étendue bien au delà des retraites des sages, auxquelles succédèrent ensuite les temples et les monastères. Les mythes du taoïsme ont exercé jusqu'à nos jours un si puissant attrait sur tous les poètes et tous les artistes de la Chine, qu'il est impossible de parvenir à l'intelligence de leurs œuvres sans quelque connaissance des légendes qui donnent ce merveilleux essor à leur imagination.

Le recueil qui est présenté ici au lecteur français ne contient que les principales de ces légendes, celles auxquelles il est fait allusion sans cesse au cours des poèmes comme dans les peintures, les sculptures, les compositions qui décorent les vases de luxe et les objets plus familiers, paravents, panneaux d'armoires, tabatières, brûle-parfums, séries d'assiettes, services à thé. Qui ne prendrait plaisir à y reconnaître Lao-tze sur son bœuf, le roi Mouh sur son char, les Huit Immortels munis des instruments de leurs miracles, ou le pêcheur magique qui faillit être fatal à un disciple de Tchang Tao-ling ?

Les ouvrages qui ont été consultés sont deux recueils hagiographiques intitulés *Liehsien tchouen, Vies des Immortels*, et *Chen sien tchouen, Vies des Immortels divins*, les œuvres de Lieh-tze et de Tchoang-tze ; quelques détails ont été fournis par les *Annales* de Sse-ma Tsien, la *Vie de l'empereur Mouh, Mouh t'ien-tze tchouen*, et le livre apocryphe attribué à l'empereur Hoang-ti, *Hoang-ti nei king*.

De tous ces ouvrages, seules les *Annales* de Sse-ma Ts'ien ont été traduites en français par le regretté Édouard Chavannes. Il existe deux traductions en langue anglaise de Tchoang-tze, et une traduction, dans la même langue, d'extraits de Lieh-tze. Les autres ouvrages n'ont jamais été traduits en aucune langue européenne.

Légendes des Immortels

I

LAO-TZE

@

Lao-tze est le Prince de la Grandeur suprême. À plusieurs époques déjà il avait pris corps, sans que ces incarnations eussent laissé de traces, quand sous la dynastie des Chang, en l'année quatorze cent deux avant l'ère chrétienne, il réalisa son essence une fois de plus et descendit dans le sein d'une femme. Après quatre-vingt-une années, le quinzième jour du deuxième mois de l'année treize cent vingt et un, il naquit dans un village du royaume de Tch'ou. Il sortit du flanc gauche de sa mère, au pied d'un prunier, et désignant l'arbre prononça :

— Celui-ci me donnera mon nom.

En effet, son nom de famille était Li qui signifie prunier. Son surnom, Lao-tze, signifie le Vieillard : dès l'instant de sa naissance, il avait les cheveux blancs et le visage jauni. Il exerça d'abord des fonctions publiques : il fut conservateur des archives sous le roi Wen, historiographe sous le roi Wou, de la dynastie des Tcheou, au XII^e siècle avant l'ère chrétienne. C'est alors qu'il entreprit de grands voyages, visita la Perse, l'Inde, d'autres pays encore, sous le nom du docteur Kou (l'Ancien). Il instruisit ces nations, et au temps du roi K'ang (1078-1052) revint en Chine où il reprit sa charge d'historiographe. Il se remit en route sous le règne du roi Tchao, en l'an mil vingt-neuf. Son char était attelé d'un bœuf bleu. Il atteignit ainsi la passe de Han-kou, aux confins du royaume.

Le gouverneur de la passe se nommait Yin-hi. C'était un homme de bien qui dès sa jeunesse aimait l'étude et cachait sa vertu. Quelques années auparavant, comme il observait le ciel, il avait aperçu du côté de l'est une vapeur violette qui gagnait vers l'ouest ; il reconnut à ce signe qu'un saint homme allait franchir la frontière du royaume dans la direction de l'ouest, et c'est alors qu'il avait demandé l'emploi de

Légendes des Immortels

gouverneur de la passe de Han-kou, qui lui fut accordé. Sitôt arrivé, il avertit le chef du détachement que s'il voyait venir un homme d'apparence extraordinaire, il ne devait pas lui donner le passage. En exécution de cette consigne, le chef vint dire un jour au gouverneur qu'un vieillard était là, sur un char blanc traîné par un bœuf bleu.

— En ce jour, s'écria Yin-hi, il me sera donné de voir un saint homme !

Ayant revêtu son costume de cour, il sortit, et se prosternant devant le vieillard :

— Je voudrais, lui dit-il, retenir un peu votre Divinité.

Mais l'autre répondit :

— Je ne suis qu'un pauvre vieillard ; j'habite à l'orient de la passe et mon champ se trouve à l'occident. Je vais rentrer mon foin. Pour quel motif aurais-je l'honneur d'être retenu ici ?

Hi ne se laissa pas convaincre, et se prosternant de nouveau, il dit :

— Depuis longtemps je sais qu'un grand saint doit venir, en se dirigeant vers l'ouest. Après tant de jours de fatigue, je désire donner un peu de repos à votre Divinité.

— Cette porte ouvre le chemin de l'Inde où vit un docteur nommé Kou. Voilà pourquoi je me suis mis en route et me présente à votre passe. Pourquoi me retenir encore ?

— Mes yeux ne me trompent pas. Je contemple la beauté extraordinaire d'un grand saint qui doit avoir un rang éminent dans le ciel, je ne puis croire qu'il se soit mis en route pour voir un de ces barbares qui rôdent près de nos frontières.

Lao-tze, cessant de le tromper, dit simplement :

— À quoi donc m'avez vous reconnu ?

— L'hiver dernier, au mois de décembre, les étoiles se sont déplacées vers l'ouest, au solstice. Le premier jour de ce mois-ci un vent chaud par trois fois s'est levé ; du côté de

Légendes des Immortels

l'est s'est formée une vapeur qui avait l'apparence d'un dragon ou d'un serpent et se dirigeait vers l'ouest. Ce sont là des signes certains.

Lao-tze sourit de contentement et dit :

— C'est bien. Vous me connaissez, et moi aussi je vous connais déjà.

Hi lui fit alors dresser un trône et présenter de la nourriture en sa demeure ; il accomplit les rites du disciple. Lao-tze resta pour lui devant la passe plus de cent jours. Il lui communiqua toutes les règles pour l'exercice interne et externe.

Lao-tze avait alors pour conducteur de son char un certain Siu-kia, qui était entré tout jeune à son service, à raison de cent sapèques par jour. Quand ils se mirent en route vers la passe, il lui était dû sept millions trois cent mille sapèques. Siu-kia voyant que son maître renonçait aux fonctions publiques et s'en allait à l'étranger, se hâta de réclamer son dû.

— Nous allons, répondit Lao-tze, visiter les royaumes de la mer occidentale. À notre retour, je vous réglerai le prix juste en or fin.

Siu-kia s'engagea, sur la foi de cette promesse, à ne pas le quitter. Quand ils furent arrêtés devant la passe, il avait dételé le bœuf pour le mener au pâturage. Lao-tze voulut alors le mettre à l'épreuve : avec des herbes favorables il fit une belle jeune fille qui s'avança du côté où le bœuf paissait. Elle sut plaire à Siu-kia, qui pour rester auprès d'elle alla trouver le gouverneur de la passe, devant qui il porta plainte contre son maître et exigea un paiement immédiat.

— Quoi ! dit Lao-tze. Voilà deux cents ans que vous êtes attaché à ma personne ; depuis longtemps vous seriez mort, sans le talisman que je vous ai donné. Comment n'y avez-vous pas pensé avant de porter plainte contre moi ?

Légendes des Immortels

Au même instant, le talisman s'échappa de la bouche de Siu-kia, qui ne fut plus devant eux qu'un amas d'ossements blanchis. Mais Hi intercédâ en sa faveur, et Lao-tze, par la vertu du talisman, le rappela à la vie.

Quand cent jours se furent écoulés, Lao-tze dit à Hi :

— Ce docteur Kou dont je vous ai parlé, c'est moi-même, incarné aux limites de l'occident. Voici le moment venu de ramener mon âme aux régions de l'Ineffable. Je vais quitter ce monde.

Hi le supplia de l'emmener avec lui :

— Je vogue, répondit Lao-tze, à l'extérieur du ciel et de la terre, je trouve ma joie parmi les ténèbres du mystère, je vais et je viens jusqu'aux extrémités de l'univers, je monte et descends à l'infini. Vous qui voulez me suivre, comment y parviendriez-vous ?

— En sautant dans le feu et me précipitant dans l'abîme, en m'abaissant jusqu'à terre et m'élevant jusqu'au ciel, en faisant de mon corps une cendre et en anéantissant la vie, je veux vous suivre, ô grand Immortel !

— Il est certain que votre matière physique est bien ordonnée et que vous vivez en accord avec la Voie suprême. Cependant cet accord n'est pas constant encore, il change de jour en jour. C'est pourquoi vous ne pourriez encore parcourir en vos transformations tous les royaumes de l'univers.

Alors il lui remit le livre de la Voie et de la Vertu, qui compte cinq mille mots et lui donna rendez-vous, après mille jours écoulés, dans le pays de Chou, au marché du mouton vert. Il finissait à peine de parler que déjà Hi le voyait, assis au bord d'un nuage, s'élever lentement dans l'espace, environné d'une lumière éclatante. Il avait disparu que son disciple le cherchait encore, perçant du regard la brume et la vapeur du ciel. Alors il baissa la tête et pleura amèrement.

Trois ans plus tard, en l'année mil vingt-quatre, Hi, qui avait résigné sa charge, quitta sa demeure et se mit en route vers l'ouest, pour

Légendes des Immortels

chercher le marché du mouton vert, dans le pays de Chou. Il s'informait de tous côtés, et personne ne pouvait le renseigner, quand un matin, près du marché d'un village, il aperçut un petit domestique qui emmenait un mouton, il l'arrêta :

— À qui est ce mouton dont la toison a la couleur de l'or vert ? Et où le conduis-tu ?

— Ma maîtresse a un petit enfant qui aime à jouer avec ce mouton. Il s'était enfui depuis deux jours, et l'enfant n'arrêtait pas de pleurer. Je viens de le retrouver, et je me hâte de le ramener.

Hi tout ému lui dit :

— Je vais te suivre.

Quand ils furent arrivés devant la maison, le petit domestique entra et annonça un visiteur. Aussitôt on vit l'enfant arranger correctement sa petite robe, et se lever en disant :

— Faites entrer le seigneur Hi.

Dès que Hi fut entré, les murs de la maison s'écartèrent, le toit s'éleva, et un trône fait de fleurs de lotus sortit du sol. L'enfant était devenu un homme de haute stature, de la couleur de l'or blanc. Il rayonnait comme le soleil, et sur sa nuque reposait une auréole de lumière. Il prit possession du trône en fleurs de lotus, pendant que tous les assistants tremblaient, et prononça :

— Je suis Lao-tze. Le Grand Mystère est ma demeure. L'Unité véritable est ma substance. Ce mouton que vous voyez près de moi, et dont la toison a la couleur de l'or vert, est un dragon céleste à qui j'ai donné cette forme. L'homme que voici est mon ami. Deux amis se retrouvent. Pourquoi vous effrayer ?

Hi, au comble du bonheur, inclina la tête et parvint à murmurer :

— Je ne pensais pas revoir jamais votre front céleste.

Lao-tze lui répondit :

Légendes des Immortels

— Si je vous ai laissé sur terre la dernière fois, c'est que vous n'étiez encore qu'au début de la connaissance sacrée et ne pouviez accomplir votre mérite. Mais aujourd'hui, par l'exercice et par l'épreuve, vous avez atteint le Mystère véritable. Votre cœur est noué dans le réseau de pourpre, votre visage a l'éclat divin, votre nom est inscrit au jardin ténébreux, votre image est suspendue en la chambre violette.

Il partit avec lui, vers les déserts des sables mouvants, dont ils convertirent les populations barbares. Depuis lors, Hi réside au-dessus du Roi des quatorze cieux ; il commande aux quatre-vingt mille Immortels et a le pouvoir de voler dans l'espace sur un char attelé de dragons.

Ce n'est que sous le règne du roi Mouh (1001-946), que Lao-tze revint en Chine où il continua de vivre, sous différents noms. En l'année cinq cent trois avant l'ère chrétienne, il eut un entretien avec Confucius, alors âgé de cinquante ans, et célèbre dans toute la Chine pour son enseignement de la morale. Lao-tze se nommait à cette époque Lao-tan ; il venait de résigner ses fonctions d'historiographe, parce qu'il prévoyait la fin prochaine de la dynastie des Tcheou. Confucius, qui au contraire la croyait durable, voulait déposer ses ouvrages, pour en assurer la conservation, dans la bibliothèque du palais impérial des Tcheou. Comme il se mettait en route vers la capitale, Tze-lou, qui était un de ses plus chers disciples, lui dit avoir entendu parler d'un certain Lao-tan, historiographe des Tcheou, qui venait de donner sa démission, et lui demanda s'il ne croyait pas bon d'avoir un entretien avec ce sage. Confucius suivit son conseil et alla voir Lao-tan qui d'abord refusa de l'entendre. Confucius entreprit alors de lui exposer verbalement la doctrine contenue dans les douze volumes de ses œuvres complètes, mais Lao-tan l'interrompit :

- De tous ces développements je voudrais connaître les principes.
- Ce sont, répondit Confucius, la justice et l'humanité.
- La justice et l'humanité sont-elles dans la nature humaine ?

Légendes des Immortels

— Sans doute, car sans l'humanité, le sage n'atteindrait pas sa perfection ; sans la justice, il ne parviendrait pas à l'existence. L'humanité et la justice sont la nature même de l'homme véritable. Ou sinon, comment la définir ?

— Puis-je vous demander ce que vous entendez par ces noms d'humanité et de justice ?

— Du fond du cœur se réjouir de toute chose, aimer tous les êtres d'un amour désintéressé, voilà quels sont les sentiments de l'humanité et de la justice.

— J'ai peine à comprendre ce que vous venez de dire. L'amour universel n'est-il pas une perversion des sentiments naturels, et n'est-ce pas s'intéresser encore que d'être désintéressé ? Si vous ne voulez pas que l'empire soit privé de sa nourriture, voyez : le ciel et la terre demeurent toujours à la même place, le soleil et la lune répandent la même lumière, les étoiles et les planètes se succèdent dans le même ordre, les animaux sont groupés de la même manière, et les arbres se dressent toujours au-dessus du sol. De même, conformez-vous à la Vertu en vos actions, à la Voie en vos démarches, et vous aurez atteint la perfection. Mais rechercher à grand zèle l'humanité et la justice, c'est suivre la trace d'un fugitif en battant du tambour. Le cygne n'a pas besoin, pour être blanc, de se laver chaque jour, ni le corbeau, pour être noir, de se noircir. La blancheur ou la noirceur n'ont pas besoin d'être définies. La renommée n'a pas besoin d'être étendue. Quand la source est tarie et que les poissons se trouvent à sec, à quoi leur sert-il de se venir en aide avec la buée de leur souffle ou l'humidité de leur salive ? Ce qu'il leur faut, c'est l'insouciance dans la profondeur du fleuve.

Quand Confucius revint de sa visite à Lao-tan, il resta trois jours sans parler. Ses disciples à la fin l'interrogèrent.

Légendes des Immortels

— Maître, qu'avez-vous dit à Lao-tan ? Quelle sorte de remontrance lui avez-vous adressée ?

— Je connais, répondit Confucius, les oiseaux qui volent dans l'air, les poissons qui nagent, les quadrupèdes qui courent. Les animaux qui courent peuvent être pris avec les filets, ceux qui nagent avec la ligne, ceux qui volent sont atteints par la flèche. Mais le dragon qui s'élève au ciel, porté par les vents et les nuages, je ne sais comment le saisir. Je viens de voir un dragon, et j'en suis demeuré sans voix. Il s'agissait bien de remontrances !

Sous la dynastie des Ts'in, vers la fin du III^e siècle avant l'ère chrétienne, Lao-tze descendit sur les rives du fleuve Tsieh, et prit le nom de Seigneur du fleuve, pour enseigner la Voie à Ngan Ki-cheng. Sous l'empereur Wen de la dynastie des Han (179-156 avant l'ère chrétienne), il prit le nom de Koang-tch'eng. L'empereur envoya un messenger chargé de l'interroger. Il répondit :

— La Voie est trop vénérable, la Vertu trop précieuse pour qu'on les recherche par procuration.

L'empereur fit alors atteler son char et alla le trouver en personne. Koang-tch'eng l'attendait, impassible.

— Parmi les quatre grandeurs terrestres, dit l'empereur, il faut certainement compter la royauté. Bien que vous possédiez la Voie, vous appartenez à mon peuple. Pour ne pouvoir vous incliner devant moi, quel est donc votre orgueil ? Ignorez-vous qu'il est en ma puissance de rendre un homme riche ou pauvre, honoré ou misérable ?

Koang-tch'eng, sans répondre, toujours assis, frappa dans ses mains ; aussitôt il se détacha de terre et doucement s'éleva dans l'air comme un nuage. Parvenu à plus de cent toises de hauteur, il s'arrêta dans l'espace et inclinant la tête, répondit enfin :

— À l'instant où je parle, au-dessus de moi, je n'atteins pas le ciel ; autour de moi, je ne suis pas mêlé aux hommes ; au-

Légendes des Immortels

dessous de moi, je ne touche pas la terre. Comment me parler encore d'un peuple ? Et vraiment Votre Majesté croit-elle pouvoir me rendre riche ou pauvre ?

L'empereur, illuminé, descendit de son char et lui rendit hommage.

Il n'y a pas eu d'époque où Lao-tze ne se soit manifesté. Avant la concrétion de notre univers, il durait. Après sa dissolution, il subsistera. Mystérieux et éclatant, toujours insondable, ses transformations n'ont pas de limite, son action s'étend aux êtres célestes et aux hommes. Aucune parole n'en peut rendre compte.

@

Légendes des Immortels

II

L'EMPEREUR HOANG-TI

@

L'empereur Hoang-ti a vécu vers le XXV^e siècle avant l'ère chrétienne. Dès sa naissance, il avait un pouvoir surnaturel ; dès sa première enfance, il savait parler ; dès son adolescence, il eut le sentiment de l'harmonie ; plus âgé, il montra un esprit solide et pénétrant. En terminant sa vie, il devait monter au ciel.

Il régnait depuis quinze ans, et se félicitait de voir l'univers prosterné devant lui. Il prenait soin de sa vie, délectait ses yeux et ses oreilles, réjouissait son odorat et son goût. Cependant sa peau se desséchait, son esprit s'assombrissait, ses sensations se troublaient.

Il régna quinze années encore, affligé de voir le désordre envahir l'univers. Il épuisa son esprit et employa toutes les forces de sa connaissance à ramener l'ordre parmi le peuple des Cent familles. Cependant sa peau se dessécha, son esprit continua de s'assombrir, ses sensations de se troubler.

Alors il soupira profondément et dit :

— Ma faute est grave. Je ne me suis occupé que de moi seul et j'en suis bien puni.

Il renonça donc à toute maxime de gouvernement, quitta son palais, renvoya ses serviteurs, renonça aux appels de cloches et aux proclamations publiques, supprima ses cuisines et se retira dans les appartements destinés à recevoir les hôtes. Là il soumit son cœur à l'abstinence et son corps à l'obéissance. Durant trois mois il s'abstint de se mêler en quoi que ce fût aux affaires publiques.

Il eut alors un songe en plein jour et se sentit transporté au royaume de Hoa-siu. Ce royaume se trouve situé à l'ouest de la province de Ho, au nord de la province de Tai, on ne sait à combien de millions de lieues du

Légendes des Immortels

royaume de Ts'i, où régnait Hoang-ti. Il n'est char ni vaisseau, ni force de marche qui y conduise ; l'âme seule y peut atteindre. Ce royaume n'a ni chefs ni maîtres : tout s'y fait de soi-même. Les hommes n'y éprouvent ni goûts ni désirs : tout leur vient de soi-même. Ils ignorent la joie de vivre et le regret de mourir ; c'est pourquoi ils ne sont pas sujets à la mort prématurée. Ils ignorent la préoccupation personnelle et l'indifférence pour autrui : c'est pourquoi ils ne sont pas sujets à l'amour ni à la haine. Ils ignorent l'obéissance et la révolte ; c'est pourquoi ils ne sont pas sujets au profit ni à la perte. Ils n'éprouvent jamais amour ni amitié, jamais crainte ni ressentiment. L'eau ne peut les noyer, ni le feu les brûler, ni les coups les blesser, ni les piqûres les démanger. Ils marchent sur l'espace comme sur un sol résistant, et le vide est le lit où ils se couchent pour dormir. Les nuages ni la brume n'offusquent leur vue, l'éclat du tonnerre ne les assourdit pas, ni laideur ni beauté ne trouble leur cœur, ni montagne ni vallée n'entrave leur marche. Ils ont un pouvoir divin.

Quand l'empereur se réveilla et eut repris ses sens, il fit venir ses trois ministres, le Vieillard du ciel, le Pâtre de la force et l'Adorateur de la montagne sacrée ; il leur dit :

— Depuis trois mois je vis dans la retraite, soumettant mon cœur à l'abstinence et mon corps à l'obéissance. Je cherchais en pensée la voie à suivre pour prendre soin de ma vie et gouverner les hommes : je ne l'ai pas trouvée. Épuisé de fatigue, je me suis endormi et j'ai eu ce songe. Je sais aujourd'hui que ce n'est pas par le moyen des sens qu'il faut chercher la Voie. Je connais la Voie, je la possède, mais je ne puis la dire.

Durant les vingt-huit années qui suivirent, l'univers fut dans un ordre presque aussi parfait que le royaume de Hoa-siu. Quand l'empereur fut monté au ciel, le peuple des Cent familles invoqua son saint nom sans arrêt durant plus de deux cents années.

III

LE ROI MOUH ET LA REINE D'OCCIDENT

@

Le roi Mouh, de la dynastie des Tcheou, a régné de l'an mil et un à l'an neuf cent quarante-six avant l'ère chrétienne. Il s'illustra par ses conquêtes et bâtit des palais magnifiques.

Vers la fin de son règne, un magicien de l'Extrême-Occident vint à la cour. Il était capable de se jeter à l'eau et dans le feu, de traverser le métal et les roches, de retourner les montagnes, renverser le cours des fleuves, déplacer les cités, chevaucher le vide sans tomber, heurter les corps solides sans se blesser. Les changements et les transformations qu'il pouvait accomplir étaient sans limite ; non content d'imposer aux choses une apparence différente, il pouvait aussi s'emparer du cœur des hommes et leur donner d'autres pensées.

Le roi Mouh le traita comme un prince et le révéra comme un dieu. Il destina un corps de bâtiments à le loger, offrit les meilleures viandes pour le nourrir, et choisit parmi ses musiciennes celles qui devaient lui tenir compagnie. Mais le magicien trouva le palais du roi trop délabré pour s'y loger, sa cuisine trop nauséabonde pour s'en nourrir, ses femmes trop malpropres et trop laides pour accepter leur société. Alors le roi Mouh fit bâtir pour lui un nouveau pavillon de bois et de briques, bariolé de blanc et d'écarlate, où aucun genre de travail ne fut épargné. Quand on l'eut achevé, les cinq trésors du royaume, qui sont le trésor des tributs, le trésor des gemmes, le trésor intérieur, le trésor extérieur et le trésor des récoltes, étaient vides. Il était haut de six mille pieds, et dominait le mont Tchoung-nan. On l'appela *Touche-au-ciel*. Le roi choisit alors, dans les provinces de Tcheng et de Wei, célèbres pour la beauté des femmes, des jeunes filles d'une grâce charmante, parfumées de senteurs exquises, et parées d'épingles précieuses et de boucles d'oreilles qui faisaient valoir la délicatesse de leurs traits. Elles avaient des robes de gaze fine, des traînes de soie blanche, leurs

Légendes des Immortels

visages étaient poudrés, leurs sourcils allongés, leurs ceintures ornées d'anneaux de jade, et l'arôme des fleurs rares se répandait sur leur passage. Elles jouaient les plus beaux airs de la musique de l'empereur Hoang-ti, de l'empereur K'ou, de l'empereur Choen et de l'empereur T'ang. Chaque jour on offrait au magicien des vêtements précieux, chaque matin on lui présentait des mets recherchés.

Le magicien ne put refuser d'entrer dans ce pavillon, mais ce ne fut pas pour longtemps, Bientôt il invita le roi à faire une promenade avec lui. Le roi le tenait par la manche, et tous deux s'élevaient dans l'espace, toujours plus près du ciel. Soudain, ils s'arrêtèrent : ils étaient arrivés au palais du magicien.

Le palais du magicien était charpenté d'or et d'argent, lambrissé de perles et de jade. Il s'élevait par delà la région des nuages et de la pluie, et on ne savait à quelle profondeur étaient cachées ses fondations. Il se présentait aux regards comme un amas de nuages. Tous ce que la vue et l'ouïe pouvaient percevoir, tout ce que le goût et l'odorat pouvaient sentir, ne ressemblait en rien à ce qui existe sur terre, et le roi se crut transporté au pur et mystérieux séjour de la félicité, résidence de l'Empereur du ciel. Abaisant son regard, il aperçut son palais qui ne lui sembla qu'un amas de boue et un tas de bois.

Le roi comptait bien rester là de nombreuses années, sans plus songer à son royaume, mais le magicien le pria de se remettre en route. Dans la contrée où ils arrivèrent, on ne voyait plus soleil ni lune au-dessus de soi, océan ni fleuves au-dessous. La lueur qui y flottait éblouit les yeux du roi, et il cessa de voir ; la résonance qui y parvenait assourdit ses oreilles, et il cessa d'entendre. Les os et les organes de son corps perdirent l'équilibre et sortirent de leurs places, son esprit s'obscurcit, son âme lui échappa. Il n'eut que le temps de s'adresser au magicien, en le suppliant de revenir. Le magicien lui donna un léger coup, et le roi se sentit précipité dans l'espace.

Quand il revint à lui, il se trouvait assis à la même place, entouré des mêmes officiers qu'à son premier départ. Devant lui le vin dans la coupe n'avait pas déposé sa lie, le ragoût dans l'assiette n'avait pas séché.

Légendes des Immortels

— Où étais-je donc ? demanda-t-il.

Les officiers répondirent :

— Votre Majesté n'a pas bougé d'ici.

Le roi Mouh fut si frappé de cette réponse, qu'il resta trois mois perdu en rêverie. Enfin il osa interroger le magicien, qui répondit :

— C'est que tous deux nous avons voyagé en esprit ; nos corps sont restés immobiles. Cependant y a-t-il une différence entre le séjour où nous étions et ce palais, entre l'espace que nous avons traversé et ces jardins ? Revenu à votre vie habituelle, vous doutez de la réalité de ce qui s'est passé. Mais comment fixer une limite aux changements ? Comment établir une distinction entre la rapidité et la lenteur ? Les termes de comparaison nous font défaut.

Le roi fut ravi de cette révélation. Dès lors il ne prit aucun souci des affaires du royaume, ni aucun plaisir en son palais, car il ne cessait de songer à de lointains voyages. Un jour enfin il fit atteler à deux chars huit chevaux enchantés, présents d'un prince barbare, et partit dans la direction de l'ouest, accompagné seulement de deux conducteurs et de deux valets. Il atteignit d'abord le pays des Géants rouges, qui lui offrirent à boire du sang de cygne blanc, et du lait de jument pour lui laver les pieds. Il se remit en route et atteignit au soir les bords du Lac rouge, devant le mont Koen-liun. Le lendemain, jour faste qui était le cinquante-huitième du cycle sexagésimal ¹, il fit l'ascension de cette montagne où il voulait visiter le palais bâti jadis par l'empereur Hoang-ti ; il y fonda un culte pour l'édification de la postérité. Il resta là cinquante-cinq jours, puis reprit sa marche, et en neuf jours arriva au royaume de la Reine d'Occident.

La Reine d'Occident partage avec le Roi d'Orient la direction des deux principes, le principe positif ou mâle et le principe négatif ou

¹ Le cycle sexagésimal ou de soixante termes a été adopté dès l'antiquité par le calendrier chinois où il sert, à peu près comme notre semaine, à désigner les jours, et aussi, comme l'Olympiade des Grecs, à compter les années.

Légendes des Immortels

féminin, elle détermine avec lui l'harmonie du ciel et de la terre et la formation de tous les êtres. Au ciel comme sur terre toutes les femmes qui ont atteint l'immortalité lui obéissent. Elle habite, dans les jardins du mont Koen-liun, la terrasse ténébreuse du pavillon de jade, qui a neuf étages, touche à gauche l'étang de turquoise, et est entouré à droite par les eaux d'azur.

Le lendemain, jour faste qui est le premier du cycle, le roi Mouh fut reçu par la Reine d'Occident. Le jour suivant, il lui offrit une fête au bord de l'étang de turquoise. La Reine chanta pour lui ces vers :

Au ciel les nuages blanchissent,
Sur les monts les forêts se hérissent ;
La route longuement s'éloigne,
Coupée de montagnes et de fleuves.
Que la mort vous soit épargnée :
Ainsi vous pourrez revenir !

Le roi lui répondit, sur le même air, par des paroles mélancoliques. Puis il partit. Plus rapides que jamais, ses chevaux parcouraient mille lieues en un jour. Il atteignit ainsi le bord de l'abîme où disparaît le soleil. Alors il s'arrêta et dit en soupirant :

— Hélas ! Pourquoi, moi que voici, ai-je reçu ma part de joie sans avoir accompli ma vertu ? Les siècles futurs, revenant sur ma vie, ne manqueront pas de faire le compte de mes fautes, car le roi Mouh n'est pas parvenu à la divinité. Je puis épuiser tous les plaisirs dont ce corps est capable. Quand j'y mettrais cent ans, il n'en faudra pas moins mourir, et le peuple croira que je suis monté au ciel !

@

Légendes des Immortels

IV

TCHANG TAO-LING, PREMIER PAPE DE L'ÉGLISE TAOÏSTE

@

Tchang Tao-ling descendait à la huitième génération de Tchang Tze-fan, ministre de Kao-tsou, fondateur de la dynastie des Han. Il naquit sous l'empereur Koang-wou de la même dynastie, en l'an trente quatre de l'ère chrétienne. Sa mère avait rêvé qu'un géant descendait de la constellation de la Grande Ourse et lui donnait des fleurs odorantes. Elle s'éveilla : la chambre était imprégnée d'un parfum étrange qui persista un mois sans se dissiper. Émue, elle se trouva enceinte. Le jour de la naissance, un nuage jaune enveloppa la chambre, une vapeur violette emplit la maison. Au milieu de la chambre, une lueur éclatante parut.

À sept ans, l'enfant lisait le livre de la Voie et de la Vertu, et en comprenait le sens le plus caché. Il vécut d'abord dans le monde, mais déjà il appartenait de cœur à la haute doctrine. Un jour qu'il s'était rendu dans le pays de Chouh, qui est la province moderne du Sse-tchoen, il fut gagné par le charme de ces sites pittoresques et de ces solitudes luxuriantes. Il se retira sur le mont du *Chant de la grue*, qui porte à son faite une grue de pierre. Un disciple nommé Wang-tch'ang vint l'y rejoindre et ils étudiaient ensemble les écrits célestes, s'entretenaient des enseignements de Lao-tze et de Hoang-ti, préparaient l'élixir de longue vie. Ils l'eurent acquis en trois ans. Tchang avait alors soixante ans ; il avala l'élixir et redevint pareil à un homme de trente ans.

S'enfonçant alors dans une retraite plus profonde, il se rendit avec son disciple dans les monts des *Cimes du Nord*. Un envoyé céleste vint l'y trouver et lui dit :

— Sur le pic du milieu, dans une grotte, sont cachés les écrits ésotériques des anciens Souverains et le livre de l'élixir de la

Légendes des Immortels

grande Pureté. Celui qui s'en sera rendu maître gagnera le ciel.

Après s'être préparé par sept jours de jeûne, Tchang découvrit la grotte, y pénétra. Comme ses pas résonnaient sur le sol, il le creusa et découvrit la cachette où étaient enfouis les livres sacrés. Il devint alors capable de diviser son corps et disperser son apparence. Il lui arrivait de voguer en barque sur un étang, de lire un livre dans sa chambre, de recevoir des hôtes à sa table, de se promener en chantant, tout cela dans le même temps, sans que personne y pût rien comprendre. Sa science complète lui valut le titre d'Homme véritable.

Un jour qu'il méditait dans la montagne, il eut une vision. Il entendit d'abord un tintement de sonnailles et les sons inconnus d'une musique céleste. Ayant tourné la tête vers l'orient, il vit paraître, au milieu des nuages violets, un char blanc, et sur le char un homme divin dont le visage pareil à la glace ou au jade rayonnait d'un éclat éblouissant. Un serviteur précédait le char. S'adressant à Tchang, il lui dit :

— Ne craignez rien : c'est Lao-tze qui vient à vous.

Le Véritable alors s'inclina et entendit ces paroles :

— Il y a en ce moment dans le pays de Chouh six rois des enfers qui persécutent les hommes. C'est grande pitié. Allez donc à ma place les mettre à la raison et rendre le bonheur aux êtres vivants. Pour ce combat je vous apporte le talisman secret et redoutable de l'Unité parfaite, le livre des Trois Purs, deux épées magiques, une mâle et une femelle, et le Sceau des mérites universels. Je vous attends dans mille jours aux Jardins enchantés.

Après avoir consacré plusieurs jours à lire le livre qui venait de lui être remis, le Véritable partit pour combattre les rois des enfers. Sur le mont de la Ville bleue il dressa un trône de cristal, plaça ses talismans à droite et à gauche, et ferma le cercle des nattes magiques. Il frappa sur les cloches et les pierres sonores, pour appeler les esprits malfaisants. Une armée de démons accourut ; brandissant leurs couteaux, jetant

Légendes des Immortels

des flèches et des pierres, ils attaquèrent le Véritable. Mais le Véritable leva un de ses doigts qui se changea en fleur de lotus, et les démons furent repoussés. Ils revinrent avec des torches enflammées. Le Véritable leva un second doigt, et les démons furent eux-mêmes brûlés.

Le lendemain, les six rois des enfers vinrent en personnes, à la tête d'une nouvelle armée. Le Véritable prit un pinceau de cinabre et traça un signe. Les démons et les rois tombèrent à terre. Cependant les rois vivaient encore et demandaient grâce. Le Véritable fit avec son pinceau un trait sur la montagne qui se fendit, empêchant les rois de passer. Ils se mirent à le supplier en pleurant. Alors le Véritable dit à son disciple Wang-tch'ang de jeter une pierre sur l'abîme pour faire un pont, et de son pinceau traça un autre signe. Les rois se relevèrent, et les démons ressuscitèrent. Le Véritable leur enjoignit de franchir le pont et d'aller se retirer dans les déserts du nord et de l'ouest. Comme ils hésitaient, il prononça une formule magique qui vola jusqu'au ciel supérieur, déchaînant le tonnerre, l'ouragan, la tempête et la foudre : la horde des démons fut anéantie.

Après mille jours écoulés, Lao-tze apparut de nouveau à Tchang ; mais ce fut pour lui dire :

— Grâce à vos mérites accumulés, vous alliez devenir un Immortel du rang suprême. Mais quand je vous ai envoyé au pays de Chouh, c'était pour chasser les démons, non pour les massacrer, ni pour disposer à votre gré du tonnerre, de l'ouragan, de la tempête et de la foudre. C'est pourquoi votre épreuve terrestre n'est pas terminée.

Accompagné de Wang-tch'ang, le Véritable revint au mont de la Grue. Comme ils approchaient, douze fées vinrent à leur rencontre, souriantes, et leur dirent :

— Il y a près d'ici un étang où habite un dragon venimeux ; ne pourriez-vous l'en faire sortir ?

Le Véritable traça en l'air un signe et aussitôt, changé en un oiseau aux ailes d'or, alla planer au-dessus de l'étang : le dragon prit peur et

Légendes des Immortels

s'enfuit. Dès que le Véritable eut repris sa forme humaine, les douze fées s'approchèrent de lui, tenant chacune un anneau de jade qu'elles lui offrirent, en signe de reconnaissance, et elles dirent :

— Nous voulons être vos épouses.

Le Véritable ayant pris leurs anneaux les tordit dans sa main et avec les douze en fit un seul, qu'il jeta dans l'étang.

— Je ne prendrai qu'une seule épouse, dit-il, c'est celle de vous qui retirera l'anneau.

Les fées se dévêtirent en hâte et se jetèrent dans l'étang où elles se disputaient l'anneau. Le Véritable les y enferma par une parole magique. L'eau de cet étang est salée. Comme il n'y avait plus rien à craindre ni du dragon ni des fées, les gens du pays vinrent y pratiquer l'extraction du sel, qui a continué sans interruption jusqu'à nos jours ¹.

Le Véritable était reconnu comme le maître de la doctrine. Un jour il s'était rendu au mont de la Terrasse des nuages ; une centaine de disciples l'accompagnaient. Le sommet de cette montagne est coupé d'un côté, et plonge par une paroi verticale dans l'abîme. Un peu au-dessous, accroché par ses racines à une fente de la roche, un pêcher avait poussé obliquement, de sorte que l'extrémité de ses branches arrivait à cinq ou six toises du sommet de la montagne. Ce pêcher était alors chargé de fruits. Le Véritable dit à ses disciples :

— Si l'un de vous cueille ces fruits, je lui enseignerai les secrets de la Voie.

Mais tous, suant d'angoisse, n'osaient même jeter un coup d'œil sur le précipice. Seul un jeune homme, qui se nommait Tchao-cheng, s'écria :

— Quand le bien de notre âme est en jeu, qu'importe le danger ?

Il se jeta dans le vide, et tomba juste sur la cime de l'arbre. Il se mit aussitôt à cueillir les pêches dont il remplissait son giron. Mais

¹ Telle est l'origine des salines du Sse-tchouen, encore exploitées de nos jours ainsi que les sources de pétrole voisine.

Légendes des Immortels

comment remonter ? La roche était abrupte et lisse au-dessus de sa tête, sans aucun point d'appui. Alors, pour qu'au moins sa vie n'eût pas été sacrifiée en vain, il se mit à jeter en l'air les pêches qu'il avait cueillies. Le Véritable les rattrapait à mesure. Il y en avait cent deux. Le Véritable en distribua cent aux disciples, en garda une pour lui, une pour Tchao-cheng. Il étendit le bras ; son bras s'allongea, et c'est ainsi que tendant la main au jeune disciple il le ramena sur la montagne.

En l'année cent cinquante-deux de l'ère chrétienne, le premier mois, au cinquième jour, le Véritable reçut avis de Lao-tze que son temps était accompli. Il remit à son fils aîné ses livres, ses talismans, les deux épées, les tablettes et le sceau de jade, et depuis lors le souverain pontife de l'église taoïste, qu'on appelle le Maître céleste, a toujours été choisi dans sa famille. Au neuvième mois de la même année, au neuvième jour, il se rendit sur le mont de la Grue. À midi, le cortège des Immortels vint au-devant de lui, aux sons d'une musique céleste ; il s'éleva au ciel avec eux, et c'est alors qu'au sommet de la montagne la grue de pierre chanta.

@

LIU TONG-PIN OU LES HUIT IMMORTELS ¹

@

Liu Tong-pin était né dans le district de Yong-lo, en l'an sept cent cinquante-cinq de l'ère chrétienne. Malgré son intelligence et sa vertu, il ne passa pas les examens, ne se maria pas. Dès sa jeunesse, il recherchait la solitude ; ayant trouvé une grotte dans la montagne, il s'y retira, et de là lui vint son surnom de Tong-pin qui signifie Hôte de la grotte. Un jour qu'il se promenait dans la montagne, il rencontra un Sage qui lui enseigna le secret d'une épée magique. Un autre jour, s'étant rendu à la ville de Tch'ang-ngan, il passait par le marché au vin, quand il remarqua un ermite, reconnaissable à son bonnet bleu et à sa tunique blanche, qui écrivait des sentences sur un mur. Il lut ceci :

Assis ou couché, je ne quitte pas ma coupe de vin.
Sans le secours de mes yeux je connais les cités des étoiles,
Sans lui donner un nom je sais la grandeur de l'univers,
Parmi la multitude innombrable, je ne suis qu'un homme.

Liu surpris s'approcha de l'ermite, le salua et se présenta.

— Je suis, répondit l'autre, le docteur Yun-fang, et j'habite le mont Tchoung-nan-hoh. Voulez-vous y venir avec moi ?

Et sans lui laisser le temps de répondre il l'invita à se reposer pendant qu'il ferait cuire pour tous deux, avant de se mettre en route, un peu de millet.

Liu venait d'être reçu le premier à la licence ; il se vit nommer secrétaire, ensuite censeur de l'académie, enfin conseiller secret. Tous ses vœux, à peine formés, s'accomplissaient. Il se mariait deux fois, en

¹ Les huit personnages dont les légendes vont suivre forment le groupe dit des Huit Immortels, constamment représenté par les artistes, avec les attributs suivants : l'épée, pour Liu Tong-pin, la gourde et la béquille de fer, pour Li T'ieh-koai, l'éventail de Tchong-li Ts'iuen, les castagnettes de Ts'ao Kouo-kiou, le panier de fleurs que porte Lan Tsai-houo, la boîte où Tchong-kouo enferme son âne de papier, la flûte de Han Siang-tze, la fleur de lotus cueillie par Ho Sien-kou.

Légendes des Immortels

de riches familles, avait des enfants. Quarante ans se passaient dans un bonheur ininterrompu, il devenait ministre, son pouvoir était grand, son influence s'étendait toujours davantage, quand soudain, il ne savait pour quelle faute, il tombait en disgrâce, ses biens étaient confisqués, sa famille dispersée, il errait dans les passes des montagnes, seul, abandonné de tous, son cheval luttant contre la tourmente de neige. Il poussa un soupir et s'éveilla : il était étendu au milieu du marché, la tête appuyée, et Yun-fang qui apprêtait le repas lui dit avec un rire contenu :

— Vous n'avez pas mis longtemps à faire fortune : le millet n'est pas cuit encore.

— Quoi, répondit Liu épouvanté, vous connaissez donc mon rêve ?

— Votre rêve, c'est la vie même avec ses vicissitudes, et comme votre rêve la vie a son réveil.

Alors Liu Tong-pin comprit qu'il avait devant lui un grand Sage et lui demanda le moyen de sauver son âme :

— Votre constitution n'est pas achevée, répondit l'ermite.

Et il disparut.

À quelque temps de là, Liu Tong-pin en revenant à la maison paternelle vit tous les siens mourir en quelques jours. Il n'eut pas une plainte contre le destin, et les morts revinrent à la vie tous à la fois. Un peu plus tard, s'étant rendu au marché pour y vendre quelques fruits, un acheteur, après avoir accepté son prix, ne lui en voulut donner que la moitié : il s'en contenta. Le premier jour de l'an, un mendiant près de sa porte demandait l'aumône ; Liu Tong-pin lui donna tout ce qu'il avait sur lui, et ne reçut, en guise de remerciements, que des injures ; il sourit sans se fâcher. Ayant mené paître ses moutons dans la montagne il rencontra un tigre affamé qui se jeta sur le troupeau ; Liu s'avança, seul et sans armes, pour le combattre, et le tigre s'enfuit. Un soir que retiré dans sa hutte de joncs il étudiait ses livres, il vit venir par un sentier de la montagne une jeune femme d'une grâce merveilleuse et d'une radieuse beauté.

Légendes des Immortels

— En allant rendre visite à mes parents, lui dit-elle, j'ai perdu ma route. Puis-je me reposer un peu ici ?

En même temps elle lui prodiguait les caresses et les agaceries. Il ne marqua aucune émotion. Un jour qu'il cultivait la terre, le soc de sa charrue heurta des lingots d'or : il les recouvrit sans en détourner un seul. Ayant acheté des ustensiles de cuivre il s'aperçut, rentré chez lui, qu'ils étaient en or ; il chercha le marchand et les lui rendit. Un religieux un peu fou vendait des simples en affirmant que celui qui les avalerait mourrait dans l'instant, mais pour renaître à une autre vie où il obtiendrait la Voie. Liu Tong-pin les lui acheta.

— Vous avez encore le temps, lui dit le religieux, de revenir sur l'erreur que vous venez de commettre.

Mais Liu sans se laisser intimider avala les drogues et n'eut aucun mal. Enfin une horde de démons vint envahir sa chambre, grinçant des dents et brandissant leurs coutelas. Liu Tong-pin n'éprouva aucune crainte, ne bougea pas, et soudain il entendit dans l'espace un cri d'appel. Les démons disparurent. Il sentit qu'on lui prenait la main : Yun-fang était près de lui ; il riait :

— Je vous ai mis dix fois à l'épreuve, dit-il à Liu Tong-pin, et vous avez résisté. Vous avez obtenu la Voie sans conteste. Je vais vous donner les talismans pour secourir le monde et pour aider les êtres. Quand les trois mille mérites seront remplis, les huit cents actes accomplis, je viendrai vous sauver.

Liu répondit :

— Et cela se fera à quelle date ?

— Dans trois mille ans vous serez réincarné.

— Dans trois mille ans, répondit Liu, je serais bien surpris si je désirais être un homme.

— Puisque votre pensée va jusque là, dit alors l'ermite, les trois mille mérites sont remplis, les huit cents actes accomplis. Je vais vous enseigner les moyens de compléter

Légendes des Immortels

vos mérites et d'affirmer votre vertu. Bientôt vous pourrez comme moi quitter ce monde.

Liu Tong-pin s'inclina profondément et répondit :

— Ma volonté diffère de la vôtre, docteur. Tant qu'il me restera, dans l'univers, des êtres à sauver, je ne veux pas monter au ciel.

Liu Tong-pin demeura encore quatre siècles sur terre, apparaissant et disparaissant tour à tour. Il n'y avait démon ni dragon qui pût résister à son glaive magique. Sa dernière manifestation eut lieu sous l'empereur Tcheng-kouo, de la dynastie des Song, qui régnait au début du XII^e siècle : il extermina un monstre qui dérobait les trésors et enlevait les femmes du palais. Une inscription commémorative atteste ce miracle.

@

Légendes des Immortels

VI

LI T'IEH-KOAI

@

Li T'ieh-koai avait dès sa jeunesse étudié la doctrine, retiré dans les grottes du mont Yen, où Lao-tze lui-même ne dédaignait pas de descendre pour s'entretenir avec lui. Il était beau et bien fait. Un jour Lao-tze lui donna rendez-vous fort loin, dans les monts Hoa. Il appela un de ses disciples et lui dit :

— Mon corps va rester ici. Si dans sept jours mon âme supérieure n'est pas de retour, il faudra l'ensevelir.

Le sixième jour, le disciple apprit que sa mère était malade : il ensevelit le corps et partit pour se rendre auprès d'elle. Le lendemain, l'âme était de retour ; ne trouvant plus son corps, elle dut emprunter, pour s'y loger, le cadavre d'un homme qui venait de mourir de faim. Cet homme était boiteux. C'est pourquoi depuis lors Li s'appuie pour marcher sur une béquille de fer, qui lui a donné son surnom de T'ieh-koai.

Légendes des Immortels

VII

TCHONG-LI K'IUEN

@

Tchong-li k'iuen reçut le surnom de docteur Yun-fang, et c'est lui qui se manifesta à Liu Tong-pin.

Après sa naissance, il était resté silencieux six jours et six nuits. Le septième jour, il se dressa soudain et s'écria :

— Mon corps parcourt les chambres de pourpre, mon nom est inscrit dans la cité de jade.

Il prit la carrière des armes, devint général et fut mis par un empereur de la dynastie des Han à la tête d'une expédition contre le Tibet. Il fut vaincu et réduit à s'enfuir seul, par monts et par vaux. Ayant perdu sa route, il s'égara dans une forêt profonde et y rencontra un bonze mongol, de qui les cheveux en broussaille balayaient le front, les vêtements d'herbe pendaient le long du corps. Ce bonze le guida jusqu'à un village où ils arrivèrent à la nuit close et lui dit :

— C'est ici la résidence du docteur Tong-hoa qui a atteint la Voie. Vous pouvez vous y reposer.

Il partit sur ces mots. Tchong n'osait réveiller les habitants du village endormi, lorsqu'il entendit du bruit, puis des voix qui disaient :

— Le bonze aux yeux bleus a encore une fois trop parlé.

Une porte s'ouvrit, un vieillard vêtu de fourrures de cerf blanc, appuyé sur un bâton vert, se montra et d'une voix retentissante s'écria :

— Hé là-bas, l'étranger ! Pourquoi n'êtes-vous pas resté avec le bonze de la montagne ?

Tchong-li k'iuen venait d'échapper aux cavernes des lions et des tigres ; apercevant ces hommes étranges, en ce pays sauvage, il songea que peut-être les phénix des Immortels n'étaient pas loin. Sa conversion s'accomplit, il n'eut plus de pensée que pour la Voie, et

Légendes des Immortels

supplia le vieillard de lui révéler le moyen de sauver son âme. Le vieillard lui transmit alors les secrets de l'élixir de longue vie et du glaive magique. Tchong-li se remit en route ; il retourna la tête : le village avait disparu.

Légendes des Immortels

VIII

TS'AO KOUO-KIOU

@

Ts'ao Kouo-kiou était le frère cadet de l'impératrice Ts'ao-heou, de la dynastie des Song, qui régnait au XI^e siècle de l'ère chrétienne. Comme leur frère aîné se conduisait avec férocité, et condamnait les hommes à mort contrairement aux lois, Ts'ao Kouo-kiou en conçut une honte si profonde qu'il se retira dans la solitude des montagnes, sous des habits de paysan. Il étudiait la doctrine, purifiait sa pensée et pratiquait le jeûne au point de pouvoir rester dix jours sans aucune nourriture. Un jour il rencontra les deux Immortels Tchong-li et Liu Tong-pin, qui l'interrogèrent ainsi :

— Nous avons appris que vous donniez grand soin à une discipline. Quel en est l'objet ?

Il répondit :

— C'est la Voie.

— Où est la Voie ?

Il montra le ciel.

— Où est le ciel ?

Il montra son cœur. Les Immortels sourirent :

— Vous vous êtes rendu compte par vous-même des principes.

Ils lui donnèrent alors le secret du retour à la vérité et l'introduisirent dans le groupe des Huit Immortels.

Légendes des Immortels

IX

LAN TS'AI HOOU

@

Lan T'sai-houo était toujours vêtu d'une tunique bleue en lambeaux, soutenue d'une ceinture d'ébène à six pendeloques ; un de ses pieds était botté, l'autre nu. L'été il mettait de la ouate sous sa tunique ; l'hiver il couchait sur la neige, qu'il réchauffait de son souffle brûlant. Il mendiait par les marchés en frappant des cliquettes d'une main, tenant de l'autre un panier de fleurs. Quand il avait bu, il dansait en chantant ; on faisait cercle autour de lui. Mais sa folie n'était qu'apparente, et les poésies qu'il improvisait ainsi contenaient des pensées divines que les hommes ne saisissaient pas. Quand il avait reçu des sapèques, il les passait dans une ficelle et les traînait après lui ; ou bien il les répandait distraitemment à terre, ou les donnait aux pauvres, ou encore les dépensait au cabaret. Il errait par le monde, et certains qui le connaissaient depuis l'enfance étaient devenus des vieillards sans que son apparence eût en rien changé. Un jour qu'il buvait sur une terrasse, on entendit les sons de l'orgue et de la syrinx, et soudain, monté sur une grue, jetant à terre sa botte, sa tunique, sa ceinture, son panier de fleurs et ses cliquettes, il s'éleva dans les airs et disparut.

Légendes des Immortels

X

TCHANG-KOUO

@

Tchang-kouo vivait retiré dans les montagnes. Il allait et venait, monté sur un âne blanc qui parcourait des centaines de lieues en un jour. Quand il s'arrêtait, il l'aplatissait jusqu'à l'épaisseur d'une feuille de papier et le roulait dans sa boîte à mouchoirs. Au moment de partir, il l'en retirait, l'humectait de salive, et en refaisait un âne. Les empereurs T'ai-tsong et Kao-tsong de la dynastie des T'ang, au VIII^e siècle, l'appelèrent à la cour, mais il ne vint pas. L'impératrice Wou-heou eut plus de succès. Il se mit en route, mais mourut à moitié chemin. Comme il faisait très chaud, son corps tomba bientôt en pourriture. Cependant il n'était pas mort : on le revit bientôt après dans ses montagnes.

Légendes des Immortels

XI

HAN SIANG-TZE

@

Le célèbre ministre Han-yu, qui vivait à la fin du VIII^e siècle et fut un adversaire fougueux de la religion bouddhique, avait un fils adoptif, nommé Han Siang-tze. C'était un original, d'esprit indépendant et d'humeur indomptable. Il s'attacha à Liu Tong-pin et devint son disciple. Mais moins heureux que Tchao-cheng, en voulant cueillir les pêches sur la cime du mont de la Terrasse des nuages, il tomba et se tua dans sa chute.

Son âme séparée de son corps alla visiter Han-yu qui comme de coutume lui conseilla de travailler sérieusement.

— Vos études et les miennes, répondit Siang-tze, ne sont pas les mêmes. Ces vers vous feront comprendre ce que je veux dire :

Sur les montagnes bleues, la solitude des eaux et des nuages,
Telle est ma résidence terrestre.
À minuit je bois la liqueur des gemmes,
Au matin je respire la vapeur violette,
Sur le luth je joue l'air du jade bleu,
Dans le four je fais griller les perles fines,
Dans le vase précieux j'enferme le tigre d'or.
Je nourris de sésame les corbeaux blancs,
Dans unealebasse je fais tenir le monde,
Mon glaive magique exterme les démons,
Et je sais préparer le vin inaltérable
Qui fait éclore en un instant les fleurs.
Celui qui voudra bien devenir mon disciple,
Avec moi pourra contempler la beauté des Immortels.

Han-yu était un partisan déterminé de la morale de Confucius. Il fut indigné, et regardant son fils adoptif en face, lui demanda :

Légendes des Immortels

— Comment vous serait-il possible d'usurper le pouvoir créateur ?

Au même instant, la coupe qu'il tenait se trouva pleine de vin, un rameau de fleurs bleues jaillit d'un vase. Il en tomba un ruban où se trouvaient écrits, en lettres d'or, ces deux vers :

Les nuages barrent les cimes de Ts'in. Où est ma maison ?

La neige envahit la passe de Kien. Mon cheval n'avance plus.

Pendant que le ministre lisait ces mots en tâchant de les comprendre, Han Siang-tze avait disparu. Il comprit alors qu'il avait vu un fantôme.

Quelques temps après, Han-yu, pour s'être vivement opposé à l'acquisition d'une relique de Bouddha, fut banni dans le Koang-toung. Sur le chemin de l'exil il trouva de la neige, et tout à coup parut un homme qui marchait contre la tourmente : c'était Siang-tze. En passant il dit à Han-yu :

— Vous souvenez-vous de la phrase écrite dans les fleurs ?

Il vint alors à l'esprit de Han-yu que le défilé qu'il franchissait s'appelait Kien. Il comprit que Siang-tze, devenu immortel, avait le don de prophétie, et l'interrogea sur l'avenir. Siang-tze lui prédit qu'il serait réintégré en ses fonctions, ce qui arriva en effet.

XII

HO SIEN-KOU L'IMMORTELLE

@

Ho Sien-kou, à sa naissance, avait six longs cheveux au sommet de la tête. À quatorze ans, elle vit en songe un Esprit qui lui révéla qu'en mangeant la poussière de perles elle allégerait son corps et échapperait à la mort. Elle suivit ce conseil, et jura de ne pas se marier. Elle allait et venait sans cesse par les monts et les vallées, sa démarche était ailée. Elle partait le matin et revenait le soir, chargée de fruits sauvages qu'elle remettait à sa mère. Peu à peu elle arriva à se passer de toute nourriture. L'impératrice Wou la manda à la cour, Ho Sien-kou obéit, mais à mi-chemin elle disparut et on ne la vit plus sur terre qu'à de rares intervalles.

XIII

TOUNG-FANG CHOUOH

@

Toung-fang Chouoh, encore enfant, était resté absent de la maison toute une année. Son frère aîné lui dit :

— Vous m'avez donné bien de l'inquiétude.

— Comment ? répondit-il. J'étais allé me promener au bord de la mer dont la vase est violette, et comme l'eau de cette mer avait taché ma robe, j'ai monté jusqu'au torrent de Yu pour la laver. Sorti le matin, je rentre à midi. La belle affaire !

Quand il fut grand il adressa à l'empereur, qui était alors l'empereur Wou, de la dynastie des Han, une lettre ainsi conçue :

« Dès mon jeune âge, j'ai perdu mes père et mère ; dès ma jeunesse, j'ai aidé mes frères et sœurs. J'ai vingt-deux ans, je suis beau et fort, je ne cède à personne pour le courage, l'activité, la tempérance, la fidélité. Je demande un emploi à la cour, et prêt à affronter la mort, je supplie Votre Majesté de m'accorder audience.

Ce placet extraordinaire ne déplut pas à l'empereur : il donna au jeune homme un petit emploi dans ses écuries.

L'empereur était un fervent adepte de la Voie ; il offrait des sacrifices aux montagnes et aux lacs pour obtenir l'immortalité. Sa piété fut récompensée : un messenger monté sur un cerf blanc vint un jour lui annoncer que la Reine d'Occident en personne allait lui rendre visite. L'empereur très ému fit de grands préparatifs dans la salle des Neuf beautés pour la recevoir. Le septième jour du septième mois, à la tombée de la nuit, sitôt que la septième heure eut été sonnée, la reine arriva sur un char de nuages violets. Elle s'assit en tournant le visage vers l'orient ; elle portait un diadème de vapeurs azurées, enroulées

Légendes des Immortels

sept fois et amoncelées comme des nuages. Trois oiseaux bleus, auprès d'elle, attendaient ses ordres pour les transmettre à ses servantes. À la clarté de neuf lanternes, l'empereur prit place en face de la reine. Alors elle demanda sept pêches à ses servantes qui les lui apportèrent aussitôt, dans une coupe de jade. Elle en garda trois pour elle et en donna quatre à l'empereur. Ces pêches étaient rondes, de la grosseur d'un œuf de cane, de couleur bleue. Elle remarqua que l'empereur gardait les noyaux :

— Cette sorte de fruits, lui dit-elle en souriant, ne mûrit que tous les trois mille ans, et le sol de votre empire est trop léger pour qu'ils y puissent germer.

À ce moment elle aperçut Toung-fang qui regardait par une fenêtre avec les autres domestiques, et le montrant du doigt elle s'écria :

— Ce petit garnement ! Trois fois déjà il m'a volé mes pêches !

Toung-fang Chouoh n'était pas un modèle de conduite. Ayant reçu un présent de l'empereur, il en profita pour s'acheter une petite épouse qu'il abandonna au bout d'un an. L'empereur lui ayant encore fait un don, il ne le garda pas pour lui : de jeunes beautés en profitèrent. Comme on riait, il prononça gravement :

— C'est que Chouoh est un de ces hommes qui fuient le monde au milieu du palais.

Un jour qu'il était ivre, cramponné au sol, il chantait :

— La terre est inondée de vices. Dans les palais aussi on peut fuir le monde et protéger sa conscience. À quoi bon s'enfermer dans les grottes obscures des montagnes ?

Sur le point de mourir, il dit à ses camarades :

— Personne au monde ne sait qui je suis. Le seul qui me connaisse est Ma Ta-wou.

Ce propos fut rapporté à l'empereur. On trouva en effet un certain Ma Ta-wou. Mais il n'avait jamais entendu parler de Chouoh. L'empereur, continuant à l'interroger, apprit qu'il s'occupait d'astronomie.

Légendes des Immortels

— N'avez-vous rien remarqué dans le ciel ?

— Rien, sinon que l'étoile Soei, que je n'avais pas vue depuis quarante ans, vient de reparaître.

Toung-fang Chouoh était mort à quarante ans.

XIV

LIOU-TCH'EN ET YUEN-TCHAO

@

Sous le règne de l'empereur Ming, de la dynastie des Han, Liou-tch'en en compagnie de Yuen-tchao s'était aventuré dans le massif du T'ien-t'ai pour y chercher des simples. Ils s'égarèrent dans la montagne, leurs vivres s'épuisèrent. Depuis treize jours déjà ils étaient en proie à la faim et à la soif. Étant montés sur un pic pour tenter de se reconnaître, ils aperçurent au-dessous d'eux le feuillage d'un pêcher chargé de fruits, qui avait poussé le long d'une paroi abrupte, dans une anfractuosité de rocher. En s'aidant de plantes grimpantes, ils parvinrent à descendre jusqu'à l'arbre et à remonter avec quelques pêches qui trompèrent leur faim.

Ils prirent, pour redescendre du sommet, un autre chemin, sans le vouloir, et se trouvèrent tout à coup devant un torrent. Ils s'y désaltérèrent. Dans un remous de l'eau, ils virent émerger un bol qu'ils attirèrent à eux : il contenait des grains de sésame. Ils s'écrièrent :

— Nous approchons d'un endroit habité. Nous sommes sauvés !

Ils suivirent le cours du torrent qui les conduisit, de l'autre côté de la montagne, à une agréable vallée où coulait une belle rivière. Sur la rive deux jeunes filles fort jolies semblaient les attendre. Du plus loin qu'elles les virent :

— Monsieur Liou, monsieur Yuen, est-ce que vous nous rapportez notre bol ?

Et sans leur laisser le temps d'être surpris :

— Comme vous vous êtes fait attendre ! Venez-vous ?

Liou et Yuen les suivirent sans se rendre compte de ce qui leur arrivait. La maison des jeunes filles était grande et bien bâtie. Dans la salle où les voyageurs furent introduits, les murs étaient tendus de soie

Légendes des Immortels

cramoisie, et les fenêtres avaient des rideaux de gaze par où l'on découvrait les arbres du jardin et les massifs de fleurs. Les jeunes filles cependant pressaient une vieille servante :

— Ces messieurs ont bien eu quelques fruits de rubis, qu'ils ont su cueillir, mais ce n'est pas assez, hâtez-vous de les servir, car ils doivent avoir grand appétit.

On servit des tranches de chevreuil accommodé aux grains de sésame, d'un goût exquis. Après le repas une troupe de musiciennes entra ; elles jouèrent sur le luth, la flûte, et le petit orgue des airs inconnus, pendant que les voyageurs causaient, en buvant le vin chaud, avec les jeunes filles. Elles connaissaient tous les détails de leur existence et de leur parenté, mais ils n'osaient les interroger à leur tour.

À minuit, deux lits furent dressés, et on souhaita bonne nuit aux voyageurs. Liou était déjà couché et allait s'endormir, quand jetant un dernier regard sur l'autre lit, il s'aperçut que son ami n'était pas seul : une des jeunes filles se trouvait auprès de lui. Il allait les interpeller, quand l'autre jeune fille parut devant son lit et le doigt aux lèvres, en souriant lui fit signe de se taire. Elle vint doucement s'étendre à ses côtés. Son corps délicat avait l'éclat et la douceur du jade. Un parfum étrange et délicieux l'entourait.

Le jour venu, les deux amis demandèrent le chemin pour partir.

— Restez encore un jour ! dirent les jeunes filles.

Elles avaient des larmes dans les yeux. Ils se laissèrent retenir, et il en fut ainsi pendant bien des jours. Cependant le souvenir du pays natal ne quittait pas leurs cœurs. Un jour ils crurent remarquer que le ciel était moins pur et que les fleurs se fanaient. « L'hiver approche, se dirent-ils ; il faut rentrer. » Ils firent part de leur résolution aux jeunes filles, et ce fut à leur tour de pleurer. Les jeunes filles voyant leur désespoir s'étaient fait un signe d'intelligence.

— C'est, dirent-elles, que vous n'êtes pas encore délivrés complètement du péché originel. Voilà pourquoi vous avez du regret. Nous ne vous retiendrons plus.

Légendes des Immortels

Elles leur dirent adieu sans montrer de tristesse, et leur indiquèrent la route à suivre.

En approchant de leur village, Liou ni Yuen ne le reconnaissaient plus. Les maisons avaient changé d'aspect, et dans la rue on ne voyait que de nouveaux visages. Ils se nommèrent : on se souvenait bien que deux hommes de ces noms, partis pour chercher des simples dans le massif du T'ien-t'ai, n'étaient jamais revenus. Depuis lors, sept générations avaient passé.

Liou et Yuen se remirent en route, mais ils ne retrouvèrent ni le pêcheur magique, ni le torrent, ni la vallée, ni la maison des deux jeunes filles. Ils errèrent ainsi dans la montagne jusqu'à leur mort.

@

Légendes des Immortels

XV

FEI TCH'ANG-FANG

@

Fei Tch'ang-fang était inspecteur du marché de Jou-nan. Il avait remarqué qu'un vieil herboriste accrochait chaque matin une cruche au-dessus de son étalage, et ne la mettait jamais en vente. Il monta sur une terrasse voisine pour mieux se rendre compte et vit le vieillard, le marché fini, entrer dans sa cruche et disparaître. Il alla dès le lendemain lui demander des explications.

— Venez avec moi ! dit le vieillard.

Ils entrèrent dans la cruche où ils découvrirent une salle vaste et belle ; un repas savoureux y était servi.

— Je suis, dit le vieillard, un Immortel en exil, pour une faute que j'ai commise. Mais j'ai achevé mon temps et je vais partir. Voulez-vous m'accompagner ?

Fei Tch'ang-fang hésitait encore, songeant au chagrin des siens. Le vieillard devina sa pensée : il coupa une tige de bambou et alla l'accrocher à la fenêtre de Fei. Bientôt toute la maison fut en larmes : on venait de trouver le cadavre de Fei, pendu à sa fenêtre. Cependant le véritable Fei, invisible à tous, était auprès d'eux, voyait leur affliction et assistait à ses propres funérailles.

Il suivit alors le vieillard dans les forêts des montagnes. Un jour son compagnon le laissa seul au milieu d'une bande de tigres : il n'eut pas peur. Un autre jour, le vieillard le fit coucher dans une chambre haute, un quartier de pierre qui pesait dix mille livres au-dessus de lui, suspendu au plafond par une corde pourrie que rongeaient des serpents. Fei ne broncha pas. Le vieillard satisfait le flatta en disant :

— On pourra faire quelque chose de vous.

Légendes des Immortels

Alors il lui présenta à manger un morceau de fumier, et dans ce fumier Fei aperçut trois vers répugnants. Il eut un frisson de dégoût.

— C'est dommage, dit le vieillard, vous aviez presque atteint la Voie. Il faut nous séparer.

Il lui remit un bâton. Monté sur ce bâton, Fei parvint en un instant à sa maison, où l'on fut bien effrayé de le voir revenir. On ouvrit sa tombe et on n'y trouva qu'une tige de bambou. Fei Tch'ang-fang garda toute sa vie le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

XVI

TSOUO-TS'EU

@

Tsouo-ts'eu vivait au temps du chef militaire Ts'ao-ts'ao, qui usurpa l'empire dans les premières années du III^e siècle de l'ère chrétienne. Retiré dans les montagnes, Tsouo-ts'eu avait longuement étudié la doctrine. Il savait lire dans l'avenir, il changeait de forme à son gré, et tous les esprits étaient à son service. Ts'ao-ts'ao s'effraya de son pouvoir et le manda à la cour, où il commença par le jeter en prison. Il l'y garda un an, sans aucune nourriture : Ts'ouo-ts'eu sortit de là en parfaite santé, et sans que sa bonne mine eût en rien changé. Alors Ts'ao-ts'ao l'admit au nombre de ses familiers. Un jour qu'il traitait des hôtes, il dit :

— Ce qu'il nous faudrait, ce sont des perches de la rivière des Sapins.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Tsouo-ts'eu.

Il fit verser de l'eau dans un bassin de cuivre et demanda une ligne à pêcher. Il l'avait à peine jetée dans le bassin qu'il en retirait une belle perche. Plusieurs autres suivirent.

— Savez-vous ce qu'il faudrait maintenant ? dit Ts'ao-ts'ao. Du gingembre de Tcheng-tou.

— C'est bien facile, répondit Tsouo-ts'eu.

Mais Ts'ao-ts'ao craignit une supercherie.

— J'ai justement envoyé un officier dans cette ville pour y acheter du satin. Par la même occasion dites-lui donc de m'en rapporter vingt pièces de plus.

— C'est entendu, fit Tsouo-ts'eu sans se troubler.

Il prit une tasse et la jeta en l'air où on la vit se changer en cigogne et s'envoler par la fenêtre à tire-d'ailes. Quelques instants après, Tsouo-

Légendes des Immortels

ts'eu tirait de sa manche une bonne livre de gingembre. Un mois plus tard l'officier revint avec les pièces de satin demandées : il avait rencontré inopinément, sur le marché de Tch'eng-tou, Tsouo-ts'eu qui lui avait fait la commission.

Sur ces entrefaites, Ts'ao-ts'ao fit le projet de passer la journée dans une maison de plaisance, à quelques lieues de la capitale.

— Je me charge des vivres, dit Tsouo-ts'eu.

Il emporta une pinte de vin et une livre de viande séchée. Sitôt arrivé, Ts'ao-ts'ao fit visiter la maison de la cave au grenier : elle ne contenait aucune sorte de provisions. À l'heure du repas, Tsouo-ts'eu distribua sa pinte de vin et sa livre de viande aux gens de la suite de Ts'ao-ts'ao, qui étaient au nombre d'une centaine : il y en eut largement pour tout le monde.

Au retour, Ts'ao-ts'ao fit sans retard jeter Tsouo-ts'eu en prison. Il voulait cette fois le mettre à mort, car il n'aimait pas les miracles. Mais au matin le cachot était vide. Devinant sa pensée, le magicien avait pris le large pendant la nuit en passant au travers du mur. Ts'ao-ts'ao dépêcha toute sa police à ses trousses. Ce fut en vain. Un jour cependant il se montra, en plein milieu de la place du marché. Mais comme on allait lui mettre la main au collet, tous les hommes de la foule qui se pressait sur la place prirent sa ressemblance et devinrent autant de Tsouo-ts'eu. On en arrêta quelques-uns, au hasard : aucun ne se trouva être celui qu'on cherchait.

Alors Ts'ao-ts'ao fit publier, par tout l'empire, que Tsouo-ts'eu pouvait revenir sans crainte et qu'ayant éprouvé son pouvoir il était prêt à faire la paix avec lui. Tsouo-ts'eu ne donna pas signe de vie. Un jour enfin, un détachement de soldats en patrouille près des frontières l'aperçut : au fond d'une vallée sauvage, il gardait un troupeau de moutons. Les soldats lui coururent sus. Alors un vieux bélier se dressa sur ses pattes de derrière en s'écriant : « Dépêchons-nous ! » En un instant il était devenu un homme, exactement pareil à Tsouo-ts'eu. Les soldats cependant approchaient. Mais déjà tous les animaux du

Légendes des Immortels

troupeau s'étaient dressés sur leurs pattes de derrière, avaient crié : « Dépêchons-nous ! » et étaient devenus semblables à Tsouo-ts'eu. Il y en avait plusieurs centaines. Les soldats déconcertés par leur nombre les laissèrent aller.

Depuis lors, on n'a plus jamais entendu parler de Tsouo-ts'eu.

@

Légendes des Immortels

XVII

P'EI-HANG

@

P'ei-hang était un jeune lettré de bonne famille. Son oncle, Ts'oei Sin-ming, fut ministre sous l'empereur T'ai-tsong des T'ang, au VII^e siècle. Étant allé rendre visite à cet oncle, alors retiré à la campagne, il avait pris passage, pour rentrer à la capitale, sur un grand bateau en charge pour Siang-han. Il remarqua sur le pont un nombreux bagage, et des paravents dressés.

— C'est, lui dit-on, la princesse Fan, célèbre pour sa beauté par tout l'empire.

P'ei-hang s'enflamma aussitôt. Ne pouvant voir la princesse, il entra en propos avec sa femme de chambre, nommée Niao-yen, et lui remit pour sa maîtresse un poème ainsi conçu :

Tout barbare que je suis, mon cœur avait déjà son secret.
Mais quel tourment aujourd'hui, qu'un paravent seul me sépare de
la céleste Immortelle !
Au retour de mon voyage à la cité précieuse,
Je veux poursuivre le phénix au travers de l'azur.

Il n'y eut pas de réponse et déjà le jeune homme n'y pensait plus, quand le jour de l'arrivée Niao-yen l'appela et lui remit un billet de la princesse. P'ei-hang le déplia avec émotion et lut ces quatre vers :

Une gorgée du précieux élixir vous donnera mille pensées.
Si vous pilez les cristaux ténébreux, vous apercevrez la Fleur-des-
nuages.
Au pont de l'Indigo se trouve la retraite des Esprits.
Qu'est-il besoin d'aller au travers des montagnes jusqu'à la cité
précieuse ?

P'ei-hang était bien attrapé, car il ne parvenait pas à comprendre ce que la princesse avait voulu dire. Mais déjà on arrivait, la princesse

Légendes des Immortels

était débarquée la première, suivie de Niao-yen qui portait son nécessaire de toilette, et avait gagné le palanquin qui l'attendait. P'ei-hang prit un cheval pour continuer sa route qui, à partir de cet endroit, se séparait de la rivière et franchissait une chaîne de montagnes. Au premier relais, situé près d'un pont, il se sentit fort las, et comme il apercevait quelques chaumières, il résolut de s'arrêter un peu. Une vieille femme filait le chanvre devant sa porte. Il la salua fort poliment et lui demanda de l'eau de riz pour se rafraîchir. Se tournant vers la maison, la vieille appela :

— Fleur-des-nuages, donne-nous une tasse d'eau de riz pour ce monsieur.

P'ei-hang se souvint que ce nom de Fleur-des-nuages se trouvait dans le poème énigmatique de la princesse.

— Comment appelle-t-on le pont qui est devant nous ? demanda-t-il à la vieille.

— Le pont de l'Indigo.

Au même instant, un store se soulevait légèrement, laissant passer deux mains fines qui tendaient une tasse. P'ei-hang la prit, la vida d'un trait et trouva un goût exquis à ce breuvage. En rendant la tasse, il fit en sorte de soulever vivement le store et aperçut une jeune fille d'une beauté éblouissante. Oubliant la princesse que d'ailleurs il n'avait jamais vue, il s'éprit d'elle à l'instant même et dit à la vieille :

— Mon cheval est harassé ; ne pourrais-je m'arrêter un peu dans votre maison ?

— À votre aise.

Mais ce n'était pas assez, et bientôt P'ei-hang livra toute sa pensée.

— Je viens d'apercevoir une jeune demoiselle d'une beauté adorable et d'une grâce merveilleuse. C'est pour elle que je ne puis me décider à partir. Mais je suis honnête homme et j'ai l'honneur, Madame, de vous la demander en mariage.

La vieille ne parut pas trop surprise de cette sollicitation inattendue.

Légendes des Immortels

— C'est, répondit-elle, que je n'ai que cette enfant, ma petite-fille. Cependant je ne vous demanderai, pour me séparer d'elle, ni argent ni trousseau. Il se trouve qu'hier un Immortel divin m'a remis des simples et la recette pour en faire l'élixir de longue vie. Mais il faut, pendant cent jours, que ces drogues soient triturées dans un mortier et avec un pilon de jade. Procurez-moi le mortier et le pilon de jade, et vous aurez ma fille.

P'ei-hang n'hésita pas.

— Je m'y engage, dit-il, mais de votre côté attendez-moi cent jours, et jusque-là ne donnez votre parole à personne.

La vieille ayant promis, P'ei-hang remonta à cheval aussitôt et continua sa route, à toute bride, jusqu'à la capitale. Il fouilla les magasins d'objets précieux et finit par trouver un vieux marchand qui lui dit :

— J'ai votre affaire, mais je ne puis vous demander moins de deux cents pièces d'or.

P'ei-hang vida sa bourse que son oncle par bonheur avait bien remplie. Mais cela ne suffit pas, il lui fallut en outre vendre son cheval.

À pied, serrant dans ses mains sa précieuse acquisition, P'ei-hang courut d'une traite jusqu'au pont de l'Indigo. La vieille éclata de rire à sa vue :

— Il y a encore d'honnêtes gens par le monde !

Elle appela sa fille. Mais la jeune fille dit, avec un imperceptible sourire :

— N'oublions pas qu'il faut encore broyer les drogues dans ce mortier, pendant cent jours : telle est la condition du mariage.

— Je les broierai moi-même, dit P'ei-hang

qui ne voulait plus s'éloigner d'elle. La vieille retira les drogues de son tablier et les remit au jeune homme qui commença aussitôt son travail. Il pilait tout le jour, pendant que la grand-mère et la jeune fille vaquaient aux soins du ménage, ne s'arrêtant qu'à la nuit close pour reposer un peu. Une nuit qu'il ne dormait pas, il entendit du bruit dans

Légendes des Immortels

la cuisine. S'étant levé tout doucement, il aperçut, à la clarté de la lune, un lièvre de jade, dressé sur ses pattes de derrière, devant le mortier, maniant activement le pilon.

Quand les cent jours furent écoulés, la vieille prit la drogue préparée, l'examina et dit :

— Nous l'essaierons bientôt. Il me faut maintenant chercher ma parenté. Attendez-nous ici.

Elle emmena sa petite fille au grand regret du jeune homme qui longtemps les suivit des yeux, dans les sentiers de la montagne. Mais il n'eut pas trop à attendre. À la tombée du jour, descendant des nuages du couchant, un cortège de chars s'avançait vers lui. Une escorte à cheval le précédait. Les gens de l'escorte mirent pied à terre, et s'inclinant devant P'ei-hang l'invitèrent à prendre place sur un des chars, et on repartit. Par delà les nuages, on atteignit un grand palais aux portes rouges, plus brillant que le jour. La grand-mère et la jeune fille étaient là, entourées de leur parenté, on présenta le fiancé à ces personnages qui tous étaient des Immortels divins. Une jeune Immortelle coiffée à la façon des femmes mariées, et vêtue d'une robe aux couleurs de l'arc-en-ciel, l'arrêta au passage :

— Vous souvient-il, monsieur P'ei-hang, du bateau qui nous a conduits ensemble à Siang-han ?

Comme P'ei-hang un peu confus balbutiait, elle poursuivit :

— Je suis la sœur aînée de votre fiancée, et l'Immortel Liou-kang est mon mari.

Le mariage accompli, les jeunes gens furent conduits à une grotte de la montagne de Jade. Ils eurent un appartement de perles, dans la tour de Rubis. La vieille donna à P'ei-hang l'élixir qu'il avait lui-même préparé, son corps se purifia par degrés, sa chevelure devint bleue, son âme se sublima sans autre épreuve et il fut élevé au rang supérieur des Immortels. Il apparaît quelquefois aux hommes, aux alentours du pont de l'Indigo.

@

MA-KOU L'IMMORTELLE

@

Ma-kou est la sœur cadette de Wang Fang-p'ing, qui commande à quinze mille Immortels du ciel. Elle est immortelle comme lui.

Sous l'empereur Hoang des Han, Wang visita Ts'ai-king, adonné depuis de longues années à l'étude de la doctrine, et lui dit :

— Vous pouvez être sauvé ; c'est pourquoi je viens vous avertir que vous avez encore trop peu d'âme et trop de chair. C'est ce qui rend vains vos efforts. Séparez-vous de votre corps ; alors je reviendrai vous voir.

Il lui indiqua les formules, et disparut. Ts'ai-king s'exerça pendant dix années encore. Tout à coup il sentit un feu ardent qui le dévorait. En trois jours sa chair avait fondu, ne laissant que les os. Il rentra dans sa chambre pour se couvrir d'un manteau. Comme il le jetait sur lui, il s'aperçut que tout ce qui lui restait de substance avait disparu, il n'y avait plus sous le manteau qu'une enveloppe vide pareille à la dépouille d'un serpent. Alors il avertit ses gens que Wang Fang-p'ing allait venir et qu'il fallait préparer la maison pour le recevoir.

La nuit suivante, qui était la septième du septième mois, on vit arriver un char attelé de cinq dragons. Une escorte le précédait, une autre escorte le suivait, avec des étendards, comme il est d'usage pour un général d'armée. Wang Fang-p'ing descendit du char, coiffé d'un bonnet de voyage, et aussitôt son escorte disparut. Comme Ts'ai-king, son père et son frère aîné le saluaient respectueusement, Ma-kou parut à son tour. Elle pouvait avoir dix-huit ans, portait un chignon sur le sommet de la tête, et le reste de ses cheveux dénoués lui venait à la taille. Elle avait une tunique de brocart, une robe brodée, et son éclat éblouissait les yeux. On se mit à table, et de fort bonne grâce elle servit elle-même des tranches de licorne dans des coupes d'or et de jade.

Légendes des Immortels

La femme de Ts'ai-king avait alors un enfant nouveau-né. Poussée par la curiosité, elle entra dans la salle en tenant son enfant dans ses bras. Ma-kou fit un petit cri et dit aux autres :

— N'avancez pas !

Elle prit quelques grains de riz et les jeta à terre où ils se changèrent aussitôt en cinabre. L'enfant tendait les mains vers les beaux grains rouges.

— Ma-kou, dit en souriant Wang, vous jouez comme une enfant.

La jeune fille prit un air boudeur.

— Monsieur mon frère, quoique je suis votre humble servante, trois fois déjà j'ai vu le fond de la mer Jaune mis en culture et couvert de mûriers, trois fois j'ai vu l'eau s'abaisser autour des îles P'oung-lai. Suis-je donc une enfant ?

Cependant Ts'ai-king, qui avait gardé quelques-uns des sentiments d'un homme, s'il n'en avait plus le corps, était fasciné par les ongles de l'Immortelle : ils étaient effilés et pointus comme des griffes. Une pensée indécente dont il ne put se défendre lui traversa l'esprit. Wang le regarda : il l'avait deviné, et le frappant légèrement du manche de son fouet à l'endroit de l'épaule, comme pour le réveiller, il lui dit en élevant la voix :

— Ma-kou est une Immortelle. Croyez-vous que ses ongles sont faits pour vous gratter le dos s'il vous démange ?

Là-dessus, le frère et la sœur prirent congé et disparurent.

@

XIX

RELATIVITÉ

@

L'empereur T'ang, de l'antique dynastie des Yn, interrogeait un jour son ministre Hia-koh.

— À l'origine, disait l'empereur, les choses ont-elles existé ?

— Si elles n'avaient pas existé à l'origine, répondit le ministre, pourquoi existeraient-elles davantage aujourd'hui ? Les hommes des siècles futurs ne pourront-ils croire tout aussi bien que rien n'existait de notre temps ?

— C'est donc, reprit l'empereur, que pour les choses il n'y a ni passé ni avenir ?

— C'est plutôt qu'il n'y a pas de limite au commencement ou à la fin des choses. Le commencement peut être considéré comme une fin, la fin comme un commencement. Impossible de tracer une séparation. Dans ces conditions, ce qui peut être en dehors des choses ou antérieurement aux événements échappe à notre connaissance.

— C'est donc que dans toutes les directions de l'espace on rencontre une limite et une fin ?

— Je n'en sais rien.

L'empereur mal satisfait de cette réponse répéta sa question. Hia-koh reprit :

— Ce qui est absolument illimité, ce qui est absolument infini échappe à notre connaissance. À côté de l'illimité, il n'y a place que pour ce qui n'est pas illimité, à l'intérieur de l'infini, il n'y a place que pour ce qui n'est pas infini. Ainsi l'illimité est la condition de ce qui n'est pas illimité, l'infini est la condition

Légendes des Immortels

de ce qui n'est pas infini. C'est pourquoi je ne puis concevoir l'espace que comme infini et illimité, non comme fini et limité.

— Qu'y a-t-il donc en dehors des Quatre Mers ?

— Exactement la même chose que dans le royaume de Ts'i où nous sommes. Étant allé à l'est, j'ai rencontré des hommes pareils à ceux d'ici, qui m'ont parlé de leurs voisins de l'est pareils à eux-mêmes. Du côté de l'ouest, j'ai eu les mêmes renseignements. Il en est ainsi jusqu'aux extrémités de l'univers, qui est lui-même enfermé dans un autre univers, car la grandeur et la petitesse se continuent l'une l'autre, à l'infini. Le ciel et la terre qui forment l'enveloppe de notre univers ne sont que des objets matériels ; ils sont donc imparfaits. C'est pourquoi aux temps anciens le divin Niu-koa, qui avait un corps de serpent et une tête d'homme, fit fondre des pierres de cinq couleurs pour combler l'interstice entre le ciel et la terre, et coupa les pattes de la tortue géante pour soutenir le ciel. Mais par la suite, un des successeurs de Niu-koa, l'empereur Tchoan-hiu, dut combattre le rebelle Koung-koung qui lui disputait le trône. Dans l'ardeur de la lutte, Koung-koung alla heurter un des piliers du ciel, celui du nord-ouest, qui se rompit en se détachant de la terre. C'est depuis lors que le ciel penche vers le nord-ouest, de telle sorte que le soleil, la lune et les étoiles tombent de ce côté-là, pendant que la terre laisse du côté du sud-est un vide où se précipitent les fleuves ¹.

@

¹ Ce texte date du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Les géographes chinois de cette époque, comme ceux de la Grèce, ne connaissaient qu'une partie du globe terrestre. C'est pourquoi ils commettaient, eux aussi, des erreurs ; mais ce n'étaient pas les mêmes. Si on veut bien ne considérer ici que les idées, on remarquera une préfiguration des plus modernes hypothèses de la physique sur la courbure de l'espace.

LE SIMPLE DE LA MONTAGNE ET LE SAGE DU FLEUVE

@

Les monts T'ai-hing et Wang-wouh se trouvaient en ce temps-là au nord du fleuve ; chacun de ces monts couvrait une surface de soixante dix lieues et s'élevait à une hauteur de cinq mille toises. Le Simple de la montagne habitait au bord du fleuve ; il avait quatre-vingt dix ans. S'affligeant en son cœur du long détour que ces masses énormes imposaient aux voyageurs venus du nord, il réunit les siens et leur dit :

— Nous allons travailler ensemble, de toutes nos forces, pour niveler cet obstacle et faire un passage qui mènera du nord au sud. Qu'en pensez-vous ?

Tous approuvèrent ce projet, à l'exception de la femme du vieillard, qui exprima quelques doutes sur son succès :

— Vous n'êtes pas de force à enlever un tas de sable, et vous allez vous attaquer à ces montagnes ? Et où mettrez-vous la terre et les pierres du déblai ?

— Sur ce promontoire, répondirent les autres,

et sans l'écouter davantage ils se mirent à l'œuvre. Ils étaient trois, le vieillard, son fils et son petit-fils, frappant la roche, creusant la terre, portant les paniers remplis jusqu'au promontoire. Une veuve du voisinage avait un fils qui venait à peine de perdre ses dents de lait : le gamin leur vint en aide, et ce fut leur seul secours. Ils peinaient sans relâche, et ne rentraient chez eux qu'aux changements de saison, pour prendre d'autres vêtements.

Le Sage du fleuve vint voir leur ouvrage et éclata de rire.

— Malheureux ! dit-il au Simple, ne voyez-vous pas qu'avec le peu de forces que l'âge vous a laissées, c'est à peine si vous abaissez la montagne de l'épaisseur d'un cheveu !

Légendes des Immortels

Le Simple fit un long soupir et répondit :

— C'est vous que je plains pour la lourdeur de votre esprit borné. Le petit enfant de la veuve qui est venu m'aider a vu plus loin que vous. Je peux mourir, c'est vrai, mais j'ai un fils qui lui-même a déjà un fils. Mon petit-fils aura un fils qui lui-même aura un fils, puis un petit-fils, et ma lignée ainsi ne s'éteindra pas. La montagne pendant ce temps-là ne grandira pas, que je sache. Alors, pourquoi, à force de travail, ne parviendrions-nous pas à la niveler ?

Le Sage ne trouva rien à répondre.

Un des génies de la montagne, de ceux qui brandissent en leurs mains des serpents, avait écouté cet entretien. Effrayé d'une constance qui s'annonçait sans fin, il rapporta ce qu'il avait entendu à son empereur. La foi du Simple toucha l'empereur. Sur son ordre, les deux géants fils de Kao-ngo se rendirent au bord du fleuve. Chacun prit sur son dos l'une des deux montagnes et l'emporta, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, bien loin de là. Depuis ce jour la route est libre vers le sud le long du fleuve.

@

Légendes des Immortels

XXI

LES BIENFAITEURS

@

L'empereur de la mer du Sud se nommait Houh, l'empereur de la mer du Nord était Chouh, l'empereur de la région du Milieu avait pour nom Houen-touen ou le Chaos. Houh et Chouh se rencontraient de temps à autre sur les terres de Houen-touen qui ne manquait pas de les traiter fort bien. Ils voulurent lui témoigner leur reconnaissance pour ces bons procédés et se dirent : « Tous les hommes ont sept orifices pour les organes de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. Houen-touen seul n'en a pas. Il faut essayer de lui en ouvrir. » Chaque jour, ils lui ouvrirent un orifice, et le septième jour Houen-touen était mort.

Légendes des Immortels

XXII

LA MORT

@

Comme Tchoang-tze se rendait au pays de Tch'ou, il aperçut au bord de la route un crâne blanchi, encore intact cependant. Il le frappa du bout de sa cravache et l'interrogea en ces termes :

— Est-ce une ambition sans frein qui a fait de vous ce que je vois ? Avez-vous conduit votre royaume à sa perte et fini vos jours sur l'échafaud ? Ou bien vos indignes actions ont-elles couvert de honte vos parents, votre femme et vos fils ? Est-ce le tourment de la faim et du froid qui vous a réduit à ce sort ? Ou bien avez-vous trouvé ici le terme naturel de votre existence ?

Ayant ainsi parlé, il ramassa le crâne et s'en fit un oreiller pour la nuit. À minuit, le crâne lui apparut en songe et lui dit :

— Les paroles que vous m'avez adressées ressemblent à tous les discours des lettrés et des philosophes, ce sont propos d'hommes vivants. Les morts n'en ont cure. Voulez-vous savoir comment parlent les morts ?

Tchoang-tze ayant acquiescé, le crâne reprit :

— Chez les morts il n'y a ni princes ni sujets, ni travaux des saisons. Sans efforts ils mesurent leur âge à celui du ciel et de la terre, et la félicité d'un roi en sa salle du trône ne peut dépasser leur bonheur.

Mais Tchoang-tze restait incrédule :

— Si j'obtenais du destin de vous rendre la vie, avec la forme de votre corps, vos os et votre chair, si vous pouviez ainsi retrouver vos parents, votre femme, vos fils et votre foyer, je sais bien que vous ne demanderiez pas mieux !

Légendes des Immortels

Mais le crâne fronça les sourcils et abaissa l'os du nez, avec colère :

— Quoi ! je quitterais la félicité d'un roi en sa salle du trône
pour retrouver les peines de la vie ?

XXIII

LE VIEUX PÊCHEUR

@

Confucius était allé se promener dans la forêt des Voiles noirs. Il s'était assis non loin de la rivière sur un tertre ombragé d'abricotiers. Ses disciples avaient pris des livres, et le maître chantait en s'accompagnant sur la cithare. Il n'était pas arrivé encore au milieu de sa chanson, qu'un vieux pêcheur approchant sa barque du rivage en descendit. Il avait les sourcils et la barbe blanche, les cheveux flottants, les manches retroussées. Ayant gravi la berge et parvenu à la terre ferme, il s'arrêta. La main gauche appuyée à son genou, et de la droite soutenant son menton, il écouta la chanson jusqu'au bout. Deux disciples, nommés Tze-koung et Tze-lou, s'étaient approchés de lui.

Désignant de la main Confucius, il demanda :

— Qui est-ce ?

Tze-lou répondit :

— C'est un sage du pays de Lo.

— Et son nom ?

— Confucius.

— Quelle est la profession de Confucius ?

Tze-lou gardant le silence, Tze-koung prit la parole :

— Dans son âme il obéit à la droiture et à la sincérité, de sa personne il pratique l'humanité et la justice, veille au bon ordre des rites et de la musique, définit les devoirs de chaque condition ; il sert loyalement les maîtres du monde et réforme les mœurs du peuple, afin de se rendre utile ici-bas : telle est la profession de Confucius.

Le vieux pêcheur demanda :

Légendes des Immortels

— Est-il donc prince ?

— Non pas.

— Ministre ?

— Pas davantage.

Alors le vieillard se mit à rire et s'en alla en murmurant :

— Humanité ! C'est bon à dire, mais j'ai bien peur qu'il n'arrive à rien qu'à s'épuiser d'efforts et de soucis pour compromettre à la fin la justesse de son chant. Ah ! qu'il est éloigné de la Voie !

Tze-koung revint auprès de Confucius et lui rapporta ces propos. Confucius laissant là sa cithare se leva aussitôt en s'écriant :

— C'est un saint homme !

Il s'élança sur ses traces et le rejoignit au bord de la rivière, comme il prenait son bâton pour attirer la barque. Le vieux pêcheur se retourna, et reconnaissant Confucius demeura immobile, pendant que Confucius reculait un peu et par deux fois le saluait jusqu'à terre, avant d'avancer de nouveau.

— Que désirez-vous ? demanda le vieux pêcheur.

— À l'instant vous aviez commencé de parler, quand vous êtes parti. Dans mon indignité, je n'ai pas compris ce que vous vouliez dire, et viens vous prier humblement de vouloir bien me faire entendre le son de votre voix, afin de me venir en aide.

— À la bonne heure, répondit le vieux pêcheur, je vois que vous aimez à vous instruire.

Confucius se prosterna deux fois encore, et dit en se relevant :

— J'ai étudié dès ma jeunesse, sans relâche, et je suis aujourd'hui dans ma soixante-neuvième année. Cependant je n'ai pas obtenu ce que je cherchais. Si la parfaite doctrine m'est révélée, ce n'est pas d'un cœur léger que je la recevrai.

Légendes des Immortels

Le vieux pêcheur commença alors à l'instruire en ces termes :

— Les objets semblables s'attirent, les sons pareils se répondent. C'est la loi de nature. Je vais vous expliquer ma connaissance afin de régler votre action. L'objet de votre action, ce sont les affaires humaines. Quand l'empereur, les princes, les ministres et le peuple se tiennent à leurs places respectives, l'ordre règne ; s'ils les quittent, le désordre est bientôt à son comble. Quand les fonctionnaires s'acquittent de leurs charges et que les hommes vaquent à leurs affaires, chacun reçoit son dû. Les champs en mauvais état, les toitures délabrées, l'insuffisance de la nourriture et du vêtement, la mauvaise répartition des impôts, la discorde entre les femmes et la confusion entre les aînés et les cadets, voilà les soucis des hommes du commun. La disproportion des capacités à la fonction, le désordre de l'administration, une conduite où tout n'est pas clair, le mauvais vouloir des subordonnés, le mérite mal récompensé, la médiocrité des appointements, voilà les soucis des fonctionnaires. Une cour sans fidélité, un État mal réglé, la maladresse des ouvriers, la mauvaise rentrée des impôts, le retard des audiences et le mécontentement de l'empereur, voilà les soucis des princes. Le désaccord des deux principes, le désordre des saisons qui nuit aux biens terrestres, la violence des princes et leurs guerres de conquête qui appauvrissent les peuples, le discrédit des rites et de la musique, la détresse du trésor public, le mélange des rangs et la corruption des mœurs, voilà quels sont les soucis de l'empereur dans sa charge. Vous n'avez pas la charge d'un empereur ou d'un prince, ni la responsabilité d'un ministre, et vous prenez sur vous de régler les rites et la musique, de prescrire les devoirs de chaque condition, afin de rendre les hommes meilleurs. N'est-ce pas trop ?

Confucius poussa un profond soupir, s'inclina de nouveau, et dit :

Légendes des Immortels

— J'ai été banni, proscrit, privé de mes biens, emprisonné, dans les différents royaumes que j'ai parcourus. Qu'ai-je fait pour mériter ces peines infamantes ?

Le vieux pêcheur changeant alors de visage s'écria avec dépit :

— Vous avez du mal à comprendre ! Il y avait un homme qui avait peur de son ombre et avait pris en horreur la trace de ses pas. Il s'enfuyait pour les laisser derrière lui. Mais plus il jouait des jambes, plus ses traces se multipliaient, et il avait beau courir, son ombre ne le quittait pas. Il pensa qu'il n'allait pas encore assez vite et redoublait d'efforts sans relâche, il finit par en mourir. Il ne savait pas qu'il lui suffisait de se mettre à l'abri du soleil pour faire disparaître son ombre, et de se tenir tranquille pour arrêter la trace de ses pas. C'était un grand sot. Vous scrutez les degrés de l'humanité et de la justice, examinez les limites du différent et du semblable, considérez les variations du mouvement et du repos, évaluez les proportions de ce qui est donné ou reçu, réglez les sentiments d'affection et de haine, prescrivez une mesure à la satisfaction et au mécontentement. Mais à quoi cela vous avance-t-il ? Songez donc à votre personne et veillez à votre vérité, rendez aux hommes ce qui leur appartient, et vous ne serez plus jamais dans l'embarras. Au lieu de cela, vous négligez votre personne pour vous occuper d'autrui. N'est-ce pas vous écarter du but ?

— Mais, répondit tristement Confucius, qu'appellez-vous donc la vérité ?

— La vérité, c'est la perfection de la pureté et de la sincérité. Sans la pureté, sans la sincérité, impossible d'agir sur les hommes. Celui qui se lamente par ordre a beau montrer de la tristesse, il n'est pas en deuil ; celui qui s'irrite par ordre a beau montrer de la sévérité, il ne se fait pas respecter ; celui qui montre de l'affection par ordre a beau sourire, il n'obtient pas l'harmonie. La véritable affliction mène son deuil sans

Légendes des Immortels

bruit ; la véritable colère se fait craindre sans démonstration ; la véritable affection obtient l'harmonie sans sourire. Quand la vérité est dans le cœur, le mouvement de l'âme est sensible au dehors, et voilà pourquoi nous estimons la vérité.

Alors Confucius supplia le vieux pêcheur de lui indiquer sa résidence afin qu'il pût le servir, acceptant d'avance l'office qui lui serait indiqué, et recevoir son enseignement. Mais le vieillard s'y refusa.

— Nous ne pouvons faire route ensemble, dit-il.

Et repoussant sa barque loin du rivage, il partit et peu à peu disparut au milieu des roseaux.

Le disciple Yen-yuen ramena le char, et Tze-lou tendit les rênes à Confucius. Mais Confucius ne le voyait pas : il regardait les rides de l'eau s'effacer, et c'est seulement quand le bruit des rames se fut éteint qu'il se décida à monter sur son char.

@